



Le tour du monde de "L'Etoile de Lune"

Nat



Dom

www.etoiledelune.net



Les Iles de l'Atlantique



Gibraltar

**Porto Santo
Madere**

Canaries

Mauritanie

Iles Canaries



Graciosa

Lanzarote

Rubicon

Tenerife

www.etoiledelune.net



Gibraltar... Gib pour les intimes.

Avant le départ, le détroit faisait partie de mes angoisses de pré-marin(e). GIBRALTAR... ce nom avait presque autant de résonance dans ma petite tête de néophyte que le Cap Horn. J'en faisais une montagne plus haute que celles de l'Atlas. Ainsi, pour qu'il soit le plus rapidement possible relégué au catalogue de nos souvenirs, nous avons résolu de tracer une route directe et d'une seule traite entre Port Camargue et Porto Santo. Solution radicale certes, mais cette navigation devait éprouver les capacités réelles de l'équipage...

La situation géographique de Gib. lui confère des particularismes météorologiques tels, qu'il vaut mieux les avoir assimilés avant de le passer.

En théorie cela donne ceci :

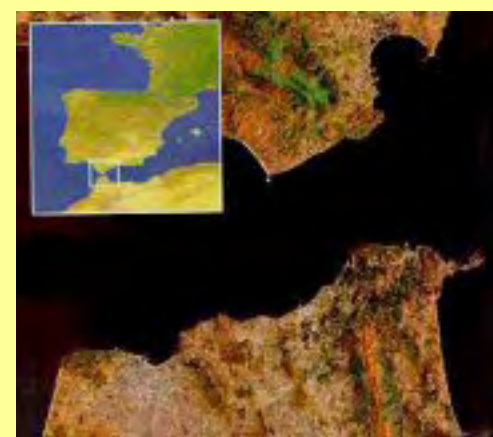
- Les courants de l'Atlantique rejoignent la Méditerranée en pénétrant avec force dans le détroit. Ainsi, le courant portant à l'Est est renforcé lorsque la marée monte.



- Les conditions météo peuvent également décupler ce flux portant à l'Est. Le détroit se présente comme un goulot étroit où les vents s'engouffrent en accélérant sensiblement.
- Combinez le flux de l'eau et celui des vents, à ce qui se présente comme une véritable foire aux cargos de gros tonnage et vous imaginez cette zone comme un obstacle infranchissable.

A moins ... d'observer certaines règles...

Celles-ci peuvent ressembler à un véritable jeu de piste aux couleurs un peu trop pittoresques... Pourtant, oublier ces principes de base peut rendre ce passage insurmontable...



-Règle n°1 : passer de jour !!!!

Bien que l'affluence des cargos, soit impressionnante dans la mer d'Alboran, les cargos n'y créent aucun problème. Ils suivent bien sagement, un rail, qui se situe loin des routes des voiliers. Par contre dès qu'ils ont passé Tarifa, ils sont pris d'une frénésie qui les invite à s'éparpiller tout autour de vous, tissant une toile inextricable de sillages. Il est donc impératif de passer l'ensemble du détroit de jour !!!!

-Règle n°2 : Conditions de vent

En naviguant vers l'ouest, il faut impérativement attendre un vent d'Est. Mais, pas trop fort ! Car, par force 5 à 6 le vent d'Est combiné aux courants lève rapidement une mer ingérable.

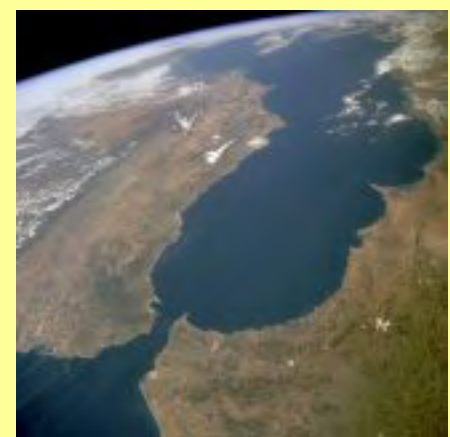
-Règle n°3 : Conditions de marées

Partir trois heures après la pleine mer de Gib.

-Règle n°4 : Ne pas couper le rail n'importe où

Ne le coupez pas trop tôt vous auriez à le couper deux fois. Certains cargos, remontent le long de l'Afrique pour pénétrer ensuite dans le détroit. De plus il vaut mieux couper le rail à angle droit !

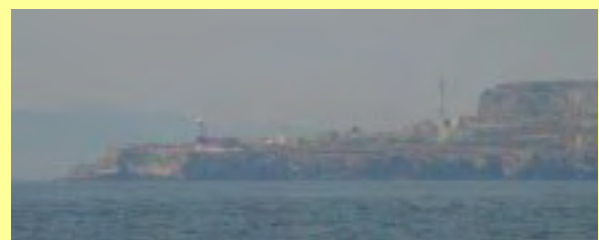
En pratique, voici ce que nous avons vécu :



Dans la mer d'Alboran, je bénissais le rail des cargos, qui tenait ces monstres loin de notre étrave. De nuit, les quarts sont faciles, au lieu de compter les moutons... on regarde défiler les cargos. De temps en temps l'un d'eux s'échappe pour rallier les villes qui se trouvent au Sud de l'Espagne. Mais dans l'ensemble la navigation y est beaucoup plus facile qu'en Méditerranée, où ils peuvent surgir de n'importe nous forçant à analyser en permanence les éventuelles lignes de collision.

Nous pointons notre étrave 3 heures après la pleine mer... Bravo au Cap... Arriver pile poil en ligne directe depuis Port Camargue à l'heure précise, ça c'est de la navigation !!! Par contre, dès que la Pointe de l'Europe est doublée, il règne un chaos « cargotesque »

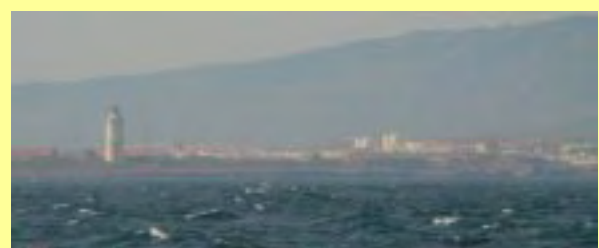
perturbant. Des ferries assurent la liaison entre l'Afrique et l'Europe et coupent le rail des cargos pour pénétrer dans la baie d'Algésira. Des embarcations rapides surgissent de nulle part et se présentent sans crier gare devant votre étrave. Et puis, les cargos complètent cet enchevêtrement de sillages afin de rendre fou le plus zen des capitaines. Ajoutez à cela un brouillard soudain, qui ne vous dévoile ces monstres qu'à un demi mille de vous et vos nerfs sont en pelote ! Le radar ne vous aidera pas beaucoup, il rebondit sur les reliefs, trop proches ! Un immonde bouillon se mêle à la partie. Au pied du rocher, des vagues hachées présentent des crêtes blanches digne d'un vent de force 5, hors, à ce moment précis, il n'y a pas un souffle. Plus loin, et sans transition, des zones de clame laissent la place à un tourbillon de surface infâme.



Nous disposons de plusieurs modèles météo pour ce passage délicat. La plupart annoncent que le vent fraîchira au cours de l'après-midi, mais rien d'alarmant. Pour le moment, nous passons sous le rocher au moteur. Dès que nous passons la baie d'Algésira, le voile du brouillard se déchire. Nous observons les éoliennes qui tapissent les flancs de la montagne. Il nous semble qu'elles tournent bien vite. Nous n'avons pas un souffle... La réflexion est à peine achevée, que nous ressentons un souffle d'air, l'Est nous poussera comme annoncé à 10 ou 15 nœuds. Nous coupons le moteur, le génois se déroule bien vite. Le Cap. ne veut pas de grand voile. Deux voiles sont trop compliquées à gérer s'il faut empanner pour un cargo. Nous nous réjouissons de naviguer de la sorte, après plus de 24 heures

de moteur.

Sans y prêter plus d'attention, l'anémomètre chiffre déjà 20 nœuds. La moyenne augmente, chouette, nous serons hors zone avant la nuit !!! Très vite, la mer se cabre, et nous voici devant Tarifa, avec un vent de 45 nœuds établi dans le génois, que nous enroulons de quelques tours. La mer se rend décidément très peu coopérative. C'est un festival d'écumes et de creux. C'est à ce moment, que nous voyons le rail se disloquer. Désagréable sensation d'impuissance. Nous jouons à saute-mouton, au milieu de monstres d'acier qui tracent leur route, totalement indifférents aux conditions météo. Il faut avoir des yeux partout. Un cargo à bâbord, deux sur tribord, 3 derrière et 2 devant... Plus loin à bâbord, il y a le rail qui longe l'Afrique... Car ici, nous ne fréquentons que les cargos en provenance ou en partance pour l'Europe du Nord... J'ai la sensation que dans le détroit les cargos obéissent aux lois de la génération spontanée. Dès qu'un lot est négocié, il en arrive un autre, puis, un autre...



C'est dans ces moments là que l'on repense à la théorie. Comment passer à angle droit un rail qui se disloque? Le détroit demande de maîtriser son bateau à tout moment. Et surtout de rester zen !

A la tombée de la nuit, nous négocions les dernières routes de collision, laissant les monstres à leur route aveugle pour pénétrer dans l'Atlantique. Les conditions météo que nous subissons depuis Tarifa persistent. Nous espérons, le bulletin météo nous le laissant présager, qu'elles soient inhérentes aux configurations du détroit et qu'elles se calmeront pendant la nuit.

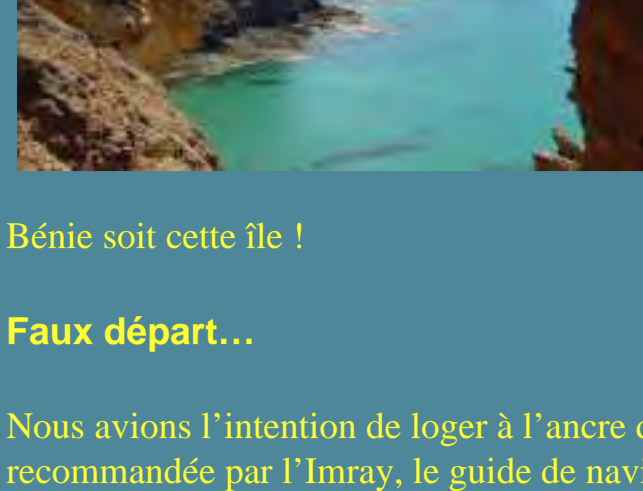
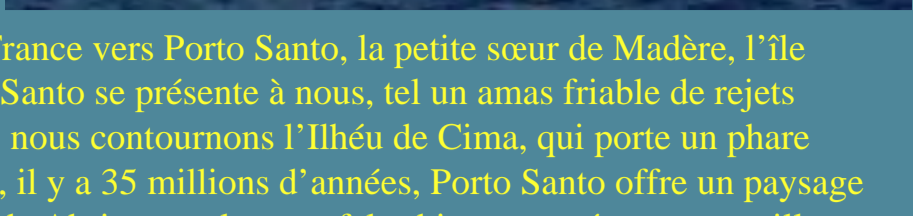
En fait, un vent de NE de force 8 à 9 nous poussera grand largue jusqu'à Porto Santo, dans une mer travers.

Porto Santo



Bem-vindo a Ilha Dourada Bienvenue à l'île Dorée

PORTO SANTO, une tranquillité volcanique...

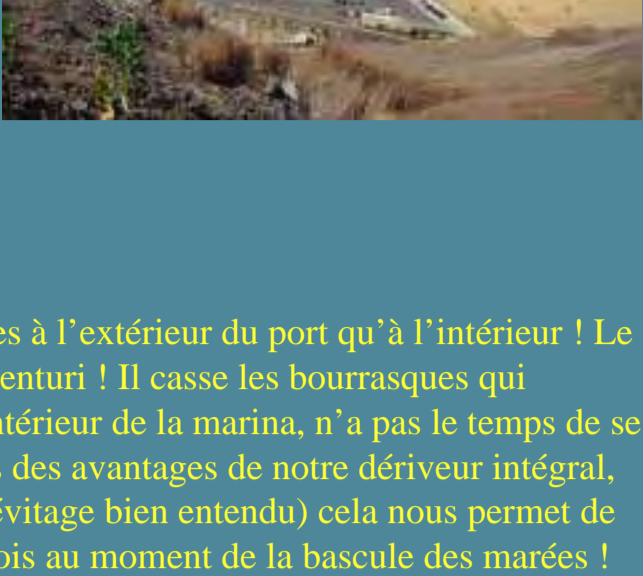


Nous avons navigué sans escale de France vers Porto Santo, la petite sœur de Madère, l'île promise de l'Atlantique Nord. Porto Santo se présente à nous, tel un amas friable de rejets volcaniques fait île. Venant du large, nous contourmons l'Ilhéu de Cima, qui porte un phare imposant. Surgie du fond des océans, il y a 35 millions d'années, Porto Santo offre un paysage singulier. A l'approche du petit port de Abrigo, quelques rafales bien comptées nous accueillent encore. Puis, tout se calme du moins en cette période estivale, car dès l'automne les conditions météo peuvent se montrer beaucoup moins clémentes.

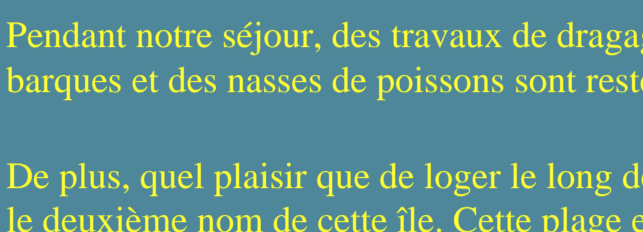
Bénie soit cette île !

Faux départ...

Nous avions l'intention de loger à l'ancre dans l'enceinte de la marina. C'était la méthode recommandée par l'Imray, le guide de navigation édité par Loisir Nautique (voir à la fin de l'article les petites précisions pour les futurs marins en escale). Donc, confiants, nous nous faufilons entre les deux balises qui marquent l'entrée du port. Nous pensons avoir de la chance, car il n'y a personne au mouillage. Nous plongeons l'ancre et... était-ce la fatigue de la navigation ? Nous n'apercevons le cadre qu'à ce moment là ! Nous sommes bien abrité, certes, derrière le môle, mais nous avons pour voisins, trois usines particulièrement bruyantes. L'une d'elle fait fonctionner vingt-quatre heures sur vingt-quatre d'énormes générateurs qui alimentent l'île en électricité. Nous prenons à plein poumon les gaz d'échappement de ladite usine. Aussitôt remarqué, notre position ne nous plaît guère, et nous préférons ressortir du port pour loger face à l'une des plus grandes plages de sable fin que j'ai vue jusqu'ici : 7 ou 9 kilomètres (selon les sources).



Une plage dorée... « Dourada »

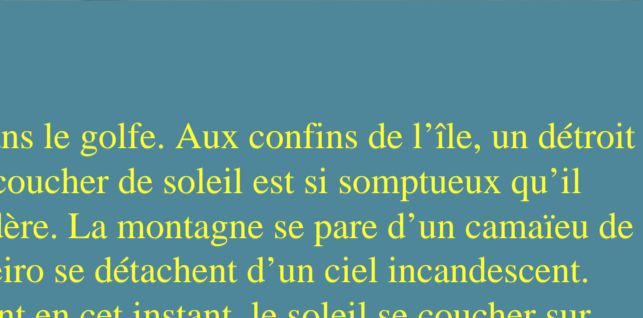


Paradoxalement, nous sommes mieux abrités des rafales à l'extérieur du port qu'à l'intérieur ! Le môle ouest forme un véritable bouclier contre l'effet Venturi ! Il casse les bourrasques qui dévalent de la montagne, et le clapot bien présent à l'intérieur de la marina, n'a pas le temps de se reformer derrière la digue. En revanche, nous profitons des avantages de notre dériveur intégral, pour nous approcher de la plage (dans les limites de l'évitage bien entendu) cela nous permet de ne pas trop ressentir l'effet de la houle qui se lève parfois au moment de la bascule des marées !

Ce mouillage est vraiment d'excellente tenue, avec 30 mètres de chaîne et notre nouvelle brake de 24 kilos, nous pourrions tenir le siège des caprices du vent pendant un mois !

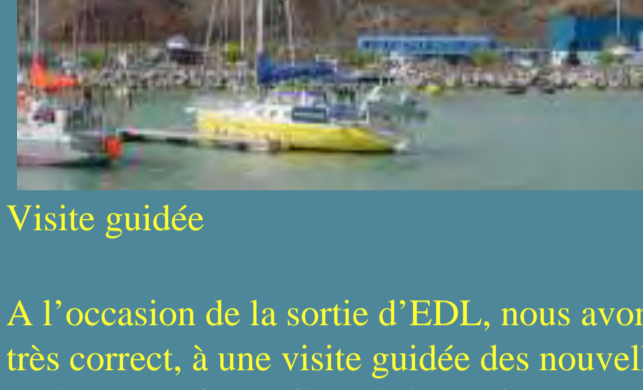
Pendant notre séjour, des travaux de dragage étaient en cours, chassant les petits pêcheurs de leur lieu de mouillage habituel. Ainsi, les barques et des nasses de poissons sont restés ancrées derrière la digue. Les pêcheurs nous ont laissé au mouillage sans rien nous dire.

De plus, quel plaisir que de loger le long de cette longue plage de sable doré ! Ilha Dourada, c'est le deuxième nom de cette île. Cette plage est resplendissante, et les eaux qui la prolongent sont d'une limpidité exceptionnelle. Les flots brillent des mille joiaux qu'ils réinventent chaque jour. Avec le jeu des lumières, tour à tour nous voyons briller l'émeraude, qui cède sa place au turquoise, puis vient l'aigue-marine qui se mariera avec le lapis-lazuli. L'Etoile de Lune trace une ombre sur le sable sous elle et l'eau est si claire que le bateau semble voler.



Par temps clair, au mouillage notre quotidien se mêle au panorama que nous offre notre position dans le golfe. Aux confins de l'île, un détroit entre un flot désertique et Porto Santo offre une vue des plus hauts sommets de Madère. Parfois le coucher de soleil est si somptueux qu'il devient LE spectacle qui occupera toute la soirée. Une écharpe nuageuse entoure les pentes de Madère. La montagne se pare d'un camaïeu de mauves et d'un geste d'une suprême noblesse, elle dévoile ses images. Le Pico Ruivo et le Pico Arieiro se détachent d'un ciel incandescent. J'imagine, le cadeau que doit représenter un tel moment, pour ceux qui se trouvent là-haut. Ils voient en cet instant, le soleil se coucher sur une immensité molleonneuse de nuages éclairés les teintes du couchant. Puis, comme s'il disparaissait à jamais, le soleil se noie dans les profondeurs de l'Océan. Spectacle fugace et donc magique !

Porto Santo transformée en escale technique pour l'Etoile de Lune



Les responsables de la marina effectuent un réel travail de rabattage des plaisanciers. Tout prétexte est bon pour vous faire prendre une place à la marina. Nous avions un problème d'anode. Nous nous rendons donc au bureau d'accueil l'Assistência Nautica, afin de savoir s'ils vendraient des anodes. Avant de nous répondre, il a fallu prendre une place de port, ils verraient ensuite s'ils pouvaient nous aider... En fait, ils n'ont absolument aucune pièce de rechange. Ils disposent par contre d'un travel lift pouvant lever 35 tonnes. Nous l'avons testé, justement pour notre problème d'anode. Par contre, vous devez impérativement prévoir vous-mêmes vos pièces de rechange et votre outillage.

Visite guidée



A l'occasion de la sortie d'EDL, nous avons eu droit, par le chef de chantier qui parle un français très correct, à une visite guidée des nouvelles installations. Ils ont tout construit à trois (les trois seuls gars qui travaillent à la marina !). Les bâtiments sont là. La place de chaque atelier est prévue, ils attendent les machines et les outils pour effectuer les réparations et les clients pour travailler. C'est un cercle vicieux. Comme les plaisanciers sont trop rares à passer à Porto Santo, ils ne peuvent prévoir une quantité suffisante de matériel. Et comme rien n'est prévu sur place, les plaisanciers ne s'y arrêtent pas, préférant Madère.

En plus de cette virée didactique, nous avons reçu une aide gracieuse afin de réaliser la réparation qui s'imposait. C'est-à-dire que le chef de chantier, nous a aidé à remettre l'hélice en place, car il fallait trente six mains d'après le capitaine. Il nous a fourni un peu de graisse et un produit génial pour maintenir les boulons en place une fois vissés. Cette fois, les vis ne nous feront plus faux bond...

Commodités à proximité



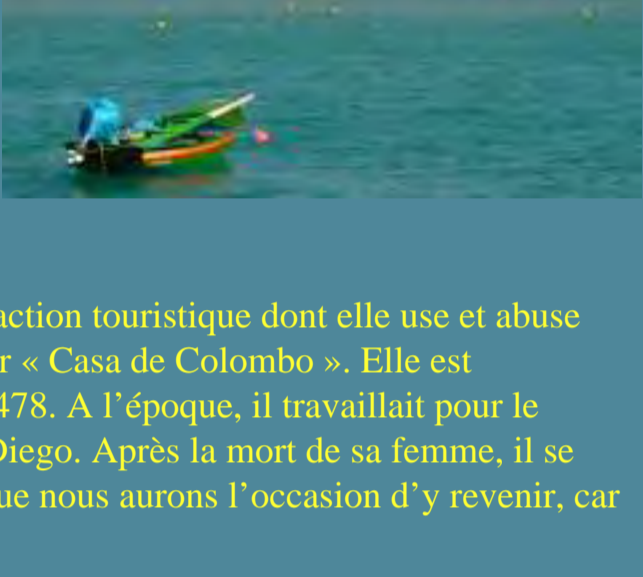
La petite ville, mais néanmoins « capitale » de Porto Santo se trouve à deux petits kilomètres de la marina. Du mouillage, il est possible de déposer l'annexe sur la plage. C'est un moment apprécié (!) par tout l'équipage. Car si le mouillage est peu rouleur, les rouleaux se concentrent tous sur la plage et donnent lieu à des scènes que l'on trouve cocasses à regarder lorsque l'on voit un équipage nouveau s'évertuer à partir habillé et tout propre de son bord, pour arriver complètement trempé sur la plage ! Par contre, bizarrement, l'exercice cesse de nous amuser quand c'est à notre tour...

La petite ville de Porto Santo est agréable. C'est là que se concentre quasi toute la verdure de l'île. Des maisons neuves sont entourées de jolis jardins souvent très soignés. Les trottoirs et les rues sont propres. Elle dispose d'un « complexe » municipal extrêmement moderne, voire un peu ostentatoire pour une île de ce calibre. Les ruelles piétonnes sont agréables, une ambiance tranquille règne partout.

C'est là que nous communiquons par Internet avec nos familles et amis. C'est toujours un moment émouvant que d'envoyer ou de recevoir des photos, de raconter nos péripéties. Il y a deux petits super marchés et je suis étonnée de constater à quel point la vie est peu chère, pour une île. J'ai le souvenir des Caraïbes où tout est hors de prix parce que tout est importé. Ici, c'est pareil, l'île ne produit absolument rien. Et pourtant, c'est une vie économique, pour les denrées alimentaires au magasin, mais aussi au restaurant et les boissons en terrasse au bar.

LOBO MARINHO

La vie locale est rythmée par les allers et venues d'un Lobo Marinho, le ferry de la compagnie Porto Santo Line qui assure la liaison entre Funchal et sa petite sœur. Le matin, vers dix heures moins dix, on voit tout le monde s'affairer en ville. Les taxis, les bus et deux charrioles tirées par un cheval se hâtent de parcourir la petite ligne droite qui sépare le bourg du port. Ils attendent la tournée du jour. Le soir c'est le manège inverse.



L'intérêt de Porto Santo

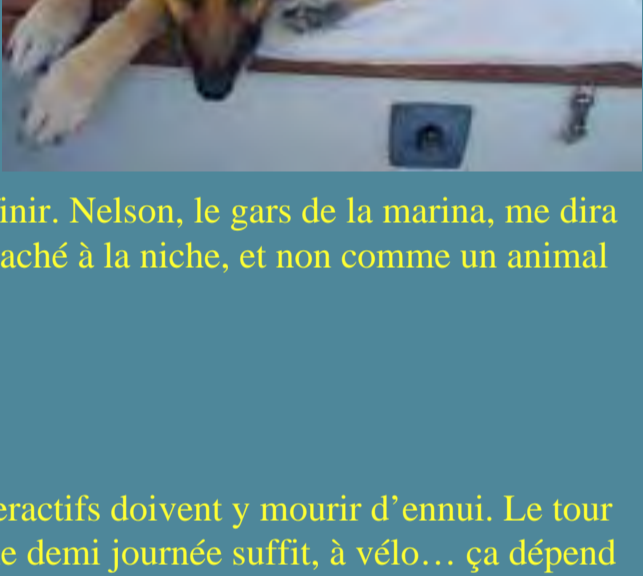
Outre la beauté incontestable de ses eaux et de sa plage, la petite ville de Porto Santo offre une attraction touristique dont elle use et abuse parfois... En effet, les responsables du développement touristique de l'île semblent très fiers de leur « Casa de Colombo ». Elle est précisément nommée la Casa Museu de Cristovao Colombo. Le navigateur est venu dans l'île en 1478. A l'époque, il travaillait pour le compte d'un négociant génois. Il épousa Filipa Moniz Perestrelo fille du pays, dont il eut un fils : Diego. Après la mort de sa femme, il se rendit à Lisbonne pour présenter son projet d'exploration de la route des Indes. La suite, je pense que nous aurons l'occasion d'y revenir, car il me semble que notre route perpétue ce que l'on découvrit jadis...

Une sécurité sereine

Nous apprécions l'atmosphère de totale sécurité qui règne sur l'île. Le bateau peut rester ouvert, seul à l'ancre, rien n'aura disparu. Pour parler de l'accueil réservé aux étrangers. A vrai dire, au bout de plus d'un mois de fréquentation nous n'avons aucune opinion sur la question. Les portugais semblent avoir l'habitude d'accueillir des étrangers ne parlant pas leur langue. Mais, ils n'essayent pas non plus de se faire comprendre, même dans un rudiment d'anglais. J'ai bien essayé d'apprendre un embryon d'expressions de politesses, histoire de dire « bonjour », « merci » et « au revoir » dans la langue insulaire, le tout mêlé à une gestuelle et des mimiques plus ou moins compréhensibles lorsque le besoin s'en faisait sentir. Nous n'avons pas poussé plus loin le débat. Eux non plus ! A vrai dire, mis à part Nelson, et le chef de chantier de la marina, qui parlaient français, nous n'avons pas eu l'impression que les liens s'intéressent un temps soit peu aux étrangers. Tout au plus, pouvons nous dire qu'ils semblent à cheval sur certaines procédures, dès que celles-ci sont respectées l'indifférence la plus totale les anime.

Une vie de chien...

Une chose étonnante, toutefois, c'est leur comportement vis-à-vis du chien. C'est un mélange de fascination, de stupefaction, de crainte ou de parfaite intolérance. Les uns voudront la caresser à tout prix comme s'ils n'avaient jamais vu de chien, du moins de berger allemand. Les autres feront un détour pour l'éviter. On a surpris des yeux noirs nous regardant, mais pas d'attitude agressive... Il existe peut-être des réglementations que nous ne connaissons pas. Pourtant, nous ne laissons jamais de trace du passage de lune derrière nous, laissant place nette où qu'on aille...



Nous avons rencontré dans les rues des petits bâtards très sympas. Ils vivent leur vie, sont en général propres et semblent relativement nourris. Bref, il règne le chien que j'ai bien du mal à définir. Nelson, le gars de la marina, me dira que les insulaires de Madère ou de Porto Santo concoûtent une liaison entre un gardien, qui reste attaché à la niche, et non comme un animal de compagnie qui se balade avec son maître... Chacun son truc, nous ne sommes que de passage...

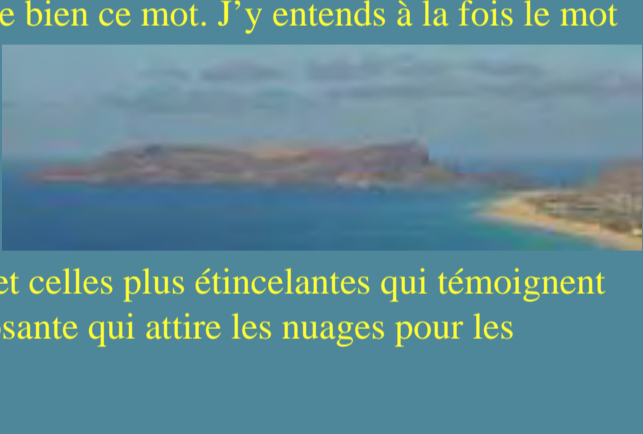
Une jolie balade



Il n'y a pas grand-chose à faire à Porto Santo. Les hyperactifs doivent y mourir d'ennui. Le tour de l'île se fait en scooter en une journée, en voiture, une demi-journée suffit, à vélo... ça dépend des mollets ! La location d'un véhicule vaut-elle la peine ? Cela dépend des goûts... Pour le moment, (été 2004) Porto Santo subit de profonds bouleversements. Ainsi, de nombreuses routes sont coupées pour accueillir des travaux qui préfigurent les aménagements touristiques à venir. Ceux-ci entièrement sponsorisés par la communauté européenne...

Nous avons préféré la marche à pied. On va moins loin, mais l'on choisit mieux ses randonnées.

L'une des plus belles balades de l'île est celle qui contourne la pointe Est de l'île : Ponta da Galé, et qui monte au Pico de Baixo qui culmine à... 189 mètres ! Il faut gravir le morne derrière la marina, c'est un peu pentu, mais bien chaussé, c'est possible.



Là haut, une vue panoramique sur la plage s'ouvre à vous. Ils nomment ça un « miradouro ». J'aime bien ce mot. J'y entends à la fois le mot mirador, mais aussi admirer et panorama. Tout un programme pour un seul mot ! L'aplomb est si important qu'on a l'impression de faire des photos vues d'avion ! D'ici, la beauté et la limpidité des eaux se confirment. La plage blonde baigne dans une eau translucide qui décline les émeraudes avec les aigues-marines. Un écrin merveilleux pour notre Etoile qui se balance gracieusement. Notre regard porte vers Baixo Ou Da Cal, flot désertique séparé de Porto Santo par un mince détroit où les franges d'écume soulignent la limite entre les eaux d'un bleu outremer et celles plus étincelantes qui témoignent de fonds peu profonds. Au-delà des confins de l'île, nous apercevons Madère, et sa montagne imposante qui attire les nuages pour les emprisonner dans sa végétation.

Quant au morne sur lequel nous sommes, il offre à quelques vaches le souvenir d'une herbe qu'elles mâchouillent longuement. On se demande où elles puisent leur subsistance, car l'endroit est particulièrement désertique. Sur les hauteurs environnantes, nous devinons les réunisécences de cultures en terrasses. Nous nous posons la question. Cette île fut-elle toujours aussi aride et l'homme l'a-t-il désertifiée en restaurant l'agriculture sur ces terres ? La question nous taraude tandis que nous observons le Pico da Gandalia, seule colline de l'île qui soit entièrement boisée. Il faut dire qu'étant la plus élevée (484m), elle accroche tous les nuages pour y puiser l'humidité nécessaire à sa survie.

Avant de quitter notre « miradouro » nous allons faire une petite visite des trois moulins très minutieusement reconstitués vers la pointe de Portela. Puis, via une zone résidentielle, nous contournerons la pointe par l'intérieur du morne Est. Chaque maison est construite avec soin. Plusieurs d'entre elles sentent encore le café. Mais leur fierté semble être leur jardin. Chacune d'elle défend farouchement son carré de verdure au milieu de désert. Des fleurs, des arbustes d'ornements font de ces masures des petits paradis au milieu de nulle part.



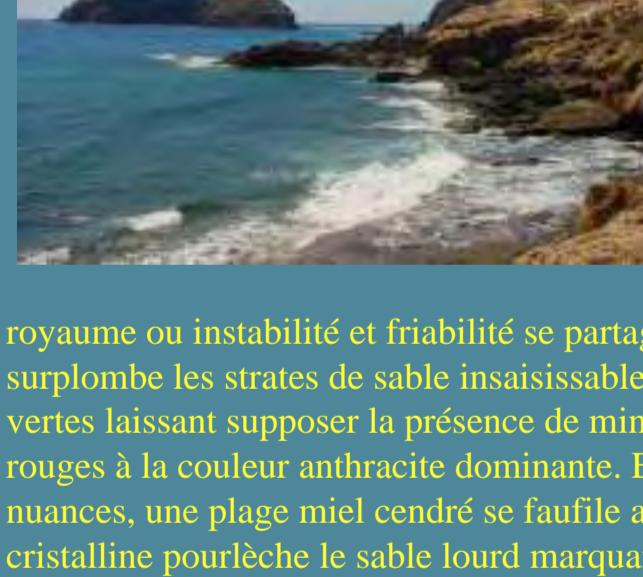
Le hameau pourrait afficher la tranquillité la plus parfaite, s'il n'avait la malchance de voir pousser au-dessus de sa tête une carrière qui triture la montagne. A grand fracas, des pelletieuses infligent des meurtrissures indélébiles au paysage. Nous passons notre chemin. Une route nous mène tout droit vers le côté au vent de l'île. Au bout d'une longue ligne droite, une plage déserte et une maison en ruine se réservent une vue imprenable sur l'océan calme.

Il est incroyablement calme ! L'Océan !...Après qu'il se soit déchaîné sur nous pendant notre traversée, cette placidité nous paraît presque suspecte. Pourtant, partout autour de nous, les traces du combat que se livrent la roche et l'Atlantique sont présentes. Les falaises splendides et dignes offrent leurs flancs percés à la houle. Elles tombent à-pic dans l'eau translucide où des perles d'émeraude s'éparpillent sur l'outremer. Côte fascinante où la diversité géologique se joue des éclats des teintes sous un soleil radieux. La roche en majorité sombre car volcanique s'illumine par pans entiers où des concrétions de sable dessinent des formes fantasmagoriques.



La roche réputée son histoire : ici, des éclats de lave ont été catapultés dans une strate de sable à mi-hauteur de la déclivité. Nous devinons que le sommet qui représente des orgues couleur ciment a jailli d'une première activité volcanique, puis celui-ci s'est calmé. Les eaux plus hautes ont apporté le sable et fabriqué de merveilleuses plages tout autour des collines toutes neuves. Mais le volcan, ne s'est pas arrêté là. Il a continué sa formidable poussée, entraînant dans le ciel les plages et les sommets. Des formidables orgues basaltiques sont nées de ce deuxième feuillet. Le sable a été pris en sandwich entre les deux impulsions volcaniques, puis les eaux ont baissé, pour laisser la place au spectacle actuel. Un paysage fascinant, sauvage et dangereux ! Nous sommes dans un

royaume ou instabilité et friabilité se partagent les lauriers. La roche noire presque menaçante surplombe les strates de sable insaisissables et étincelantes, puis elles cèdent le terrain aux teintes vertes laissant supplanter la présence de minéraux, ensuite, c'est au tour de la bauxite de marier ses rouges à la couleur anthracite dominante. En contre bas, au bord de l'eau qui rivalise au jeu des nuances, une plage miel cendré se faufile au creux de la falaise. Elle est déserte, là, l'écume cristalline poulrèche le sable lourd marquant une trêve entre l'Océan et la Terre.



Mais je me laisse emporter par le lyrisme. Car la beauté s'exprime ici de manière bien lunaïque, au gré des couleurs du ciel.

Petites précisions complémentaires pour les futurs marins en escale à Porto Santo

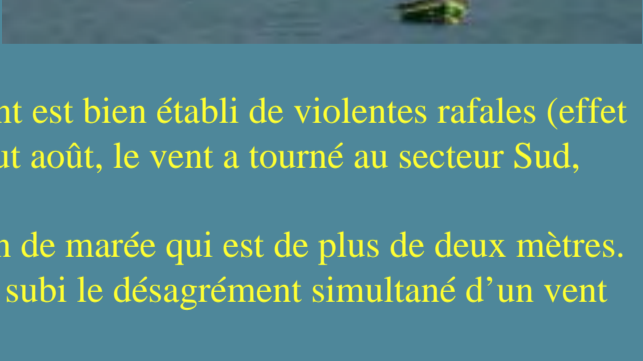
Position : 33°03N 16°18W

Période où nous étions à PORTO SANTO: Juillet et Août 2004

Météo

Vents :

La plupart du temps, le vent de NE (alizés portugais) souffle sur Porto Santo, donc le mouillage derrière la digue de la marina est bien protégé de la mer du vent. Par contre lorsque le vent dominant est bien établi de violentes rafales (effet Venturi) de NE balayent la partie sous le vent. Pendant un mois, nous avons connu ce régime. Début août, le vent a tourné au secteur Sud, puis Ouest et là, le mouillage devient inconfortable.



Il est donc important de mouiller de manière à prévoir un tel retournement. Sans oublier la variation de marée qui est de plus de deux mètres. Quelques bateaux mouillés soit trop près de la digue, soit trop près de la plage, (voir les deux) ont subi le désagrément simultané d'un vent d'ouest fraîchissant creusant la troupe pendant que la marée baissait... Aïe !!! Pas bon !

Temps : Nous avons tout connu : pluie, soleil, brouillard. Les températures étaient comprises entre 20 et 27 degrés la journée. La mer est d'environ 23 degrés. Certaines journées sont d'une visibilité « tempête de Sahara »... l'air est chargé de sable rouge et l'atmosphère est glauque. Tout prend la couleur d'un sable rouge. Ce n'est pas le moment d'étendre le linge !

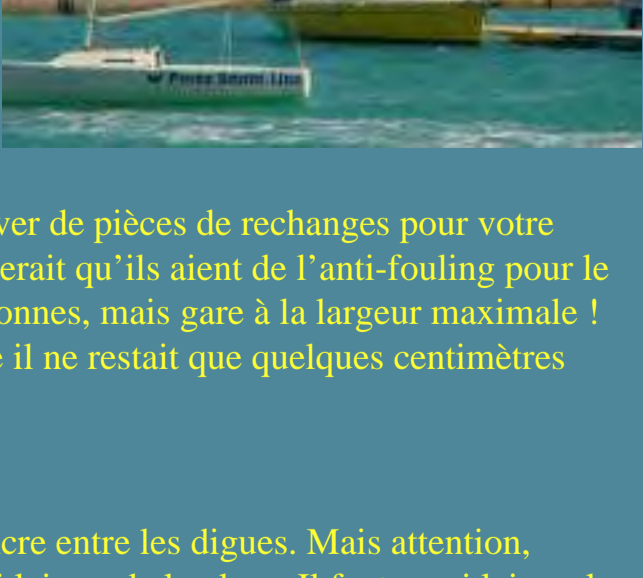
Quelques corrections par rapport à l'Imray « Iles de l'Atlantique » par A. Hammick

Argent :

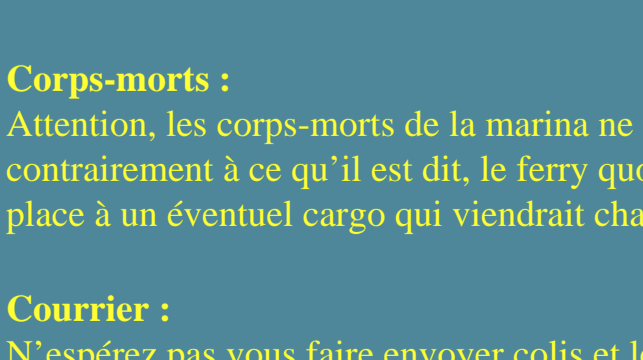
L'Escudo a cédé sa place à l'Euro.

Formalités :

Même si l'on vient d'un pays européen, il faut faire les formalités d'entrée à Porto Santo. Pour les formalités de sortie, tout cela semble beaucoup plus aléatoire. Nous avions omis de nous présenter à l'entrée, et un douanier est venu en annexe à notre bord pour les faire. C'est gratuit. Seule Lune n'a pas apprécié cette venue, sinon, l'échange est cordial.



Assistência Nautica 33° 16°



Porte bien mal son nom. Ils sont très gentils, mais d'une assistance peu convaincante. N'espérez pas trouver de pièces de rechanges pour votre bateau, même pas la plus petite vis. Par contre il semblerait qu'ils aient de l'anti-fouling pour le carénage. Le travel lift existe et peut lever jusqu'à 35 tonnes, mais gare à la largeur maximale ! Notre Etoile de Lune fait 4m18 et avec les pare batage il ne restait que quelques centimètres entre les murs de béton de la darse et la coque.

Corps-morts :

Attention, les corps-morts de la marina ne sont absolument pas entretenus ! On peut mouiller à l'ancre entre les digues. Mais attention, contrairement à ce qu'il est dit, de viendrait chaque fait demi tour à l'intérieur du port. Il faut donc lui laisser de la place. Il faut aussi laisser la place à un éventuel cargo qui viendrait charger du ciment dans l'usine côté sud du port.

Courrier :

N'espérez pas vous faire envoyer colis et lettres à l'assistância nautica, comme c'est mentionné dans le guide nautique. Ils refusent catégoriquement de prendre en charge votre courrier pour des questions d'assurance et de réexpédition. Par contre, vous trouverez un accueil plus cordial à la poste, et vous pourrez vous faire envoyer le courrier en Posta Restante 9400-999 PORTO SANTO MADEIRA Portugal.

Demande d'autorisation pour les ÎLES Salvagens et desertas :

Assistance nautica s'en chargera à condition que vous soyez client de la marina. Ils vous feront payer l'envoi ET la réception du fax au jardin botanique de Funchal, où se fait la demande (gratuite). Petite précision, ne faites pas la demande le dernier jour de votre séjour à la marina, car ils considèrent que vous n'êtes plus client, et ne vous rendront plus ce service... Autorisation valable pour 48 heures à des dates d'envoi précisée.

Tarifs en 2004:

Place à la marina (au quai) 24 euros la journée

Place à la marina (mouillage) 13 euros la journée

Si vous désirez laisser l'annexe à la marina, plutôt que de vous mouiller le short en débarquant sur la plage, il vous en coûtera 10 euros la journée.

Travel lift : pour un 43 pied 436 kilos (levage et remise à l'eau)

Lessive : 33 euros (!) pour 10 kilos de linge (lavé, séché, plié, prix d'ami généralement pour les clients de la marina)



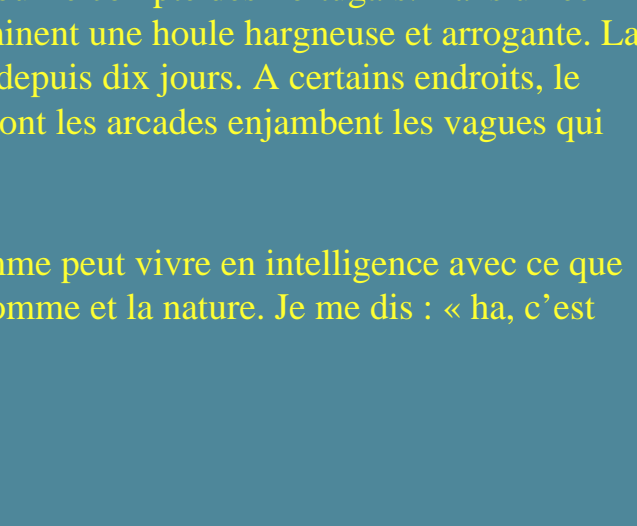
Madère

Sous le vent d'un paradis perdu

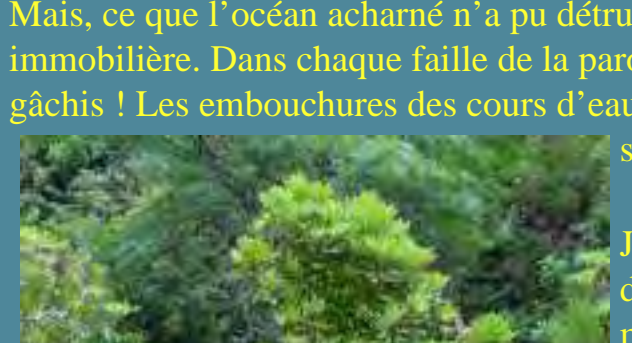
Tous les articles que nous avons lus sur Madère étaient si idylliques que nous n'imaginions même pas de zapper cette île. Ô sacrilège que c'est été... De nos lectures, nous avons imprimé dans nos esprits idéalistes l'image d'un paradis verdoyant, où l'homme vivait en symbiose totale avec son île. Bref, l'un des derniers endroits préservés de cette Terre...

Séparation et prison

La découverte de Madère, commence par une séparation. En effet, nous laissons l'Étoile de Lune dans le petit Port de Porto Santo. Nous n'avons pas hésité longtemps après lecture des divers guides nautiques concernant Madère. Les possibilités de mouillages nous semblaient fastidieuses. Donc, nous empruntons la Porto Santo Line pour nous rendre à Madère. Le Lobo Marinho est un bateau confortable, du moins pour nous, car la pauvre Lune est en prison. Elle doit voyager dans la soute, dans une cage à pennes assez grande pour elle... Bourreaux que nous sommes ! Pourtant, avec un tapis sous les pieds et quelques friandises, elle profitera de ces deux heures et demi de traversée pour se faire une petite méridienne tout elle à la secresse.



Découverte du littoral



Nous abordons en début de matinée, la pointe Est de l'île, Ponta de Sao Lourenço. Elle porte le nom de bâteaux de Zarco, qui découvrit l'île en 1419, pour le compte des Portugais. Dans un écrin de mouillages sombres, des falaises hautes et abruptes dominent une houle hargneuse et arrogante. La mer bouillonne attirée par un vent qui ne décoloré pas depuis dix siècles. A certains endroits, le littoral ténebreux, se déchire et forme des passerelles dont les arcades enjambent les vagues qui viennent se heurter violemment aux bases de l'éoliffe.

Déjà, nous apercevons les éoliennes qui tournent à plein régime. Je suis heureuse de voir que l'homme peut vivre en intelligence avec ce que lui fournit la nature. J'm'extasia à un moment, prête à philosopher sur le mariage d'amour entre l'homme et la nature. Je me dis : « ha, c'est vraiment ce que j'imagine ! »

« N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? Et me suis-je blanchi dans les travaux guerriers Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers » (P. Corneille)

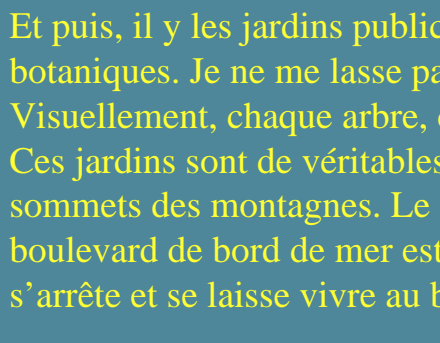
Mais Lobo Marinho va vite et déjà nous passons devant Machico. Il y a déconnection entre mes yeux et ce que j'imaginai. Un bug ! Le rêve s'effleure. Madère paraissait une forteresse inexpugnable dressée face aux éléments. Ses hautes falaises semblaient imprenables, inaccessible ! Mais, ce que l'océan acharné n'a pu détruire, l'homme l'a fait. Verdict sévère, je l'admets, mais sans appel ! Rien n'a arrêté la folie immobilière. Dans chaque faille de la paroi la gangrène du béton se propage. Chaque brèche, chaque ouverture de l'île est exploitée. Quel gâchis ! Les embouchures des cours d'eau sont colonisées par des immeubles disparates. L'efficacité à servir le pas sur l'harmonie ou le bon sens. Les villes se succèdent tout au long du littoral et couvrent l'île d'infamie.

J' imagine la stupeur de Christophe Colomb, où l'île de Madère s'ils revenaient aujourd'hui... Que cette île devait être belle lors ! Il découvrait, au milieu de l'Océan, une montagne, surgie des volcans sous-marins. Sa terre se ferma à nu naïtre spontanément une nature exubérante. Lorsque Zarco l'a découverte, il la nomma « l'île du bois » (Madeira en portugais), car la forêt qui la recouvrait recensait une profusion inouïe d'arbres inconnus en Europe. Il ne se doutait pas qu'il fouillait la royaume d'une des dernières forêts lauriphyllées de cette planète. Le vestige de ce qui existait en Europe avant l'époque glaciaire.

L'homme fut la malchance de cette nature, car très vite les colonisateurs eurent envie de rentabiliser l'île. A l'époque, la protection d'un patrimoine naturel n'avait pas les significations écologiques qu'elles revendent aujourd'hui. Ainsi, une politique de incendeie initiée par les premiers explorateurs dura 7 ans. La canne à sucre fut l'une des premières exploitations de ce pays, puis, la vigne, la banane, les fruits qui poussent facilement dans ce climat subtropical furent le relais.

MACHICO, le souvenir d'une rade paisible

Que diraient ces navigateurs de la première heure en retrouvant Machico ? Elle fut la première capitainerie de l'île. Zarco avait choisi d'atterrir dans cette petite rade abritée des vents dominants, car une vallée luxuriante permettait de pénétrer facilement dans les terres. Aujourd'hui, la jolie petite rade présente un aspect industriel exagéré. De plus, elle est complètement défigurée par l'aéroport. Prospere technologique s'il en est. L'île trop accidentée n'offrait pas de vings suffisamment longue pour faire attirer les gros porteurs. Peu importe, l'homme du plan et-unité même elle est capable de rapprocher les montagnes ! Il a ainsi imaginé d'énormes piliers de béton qu'il a fait saillir entre deux mornes, puis il les a couverts d'une piste d'atterrissage. Il suffisait d'y penser... Pour l'esthétique on repassera...

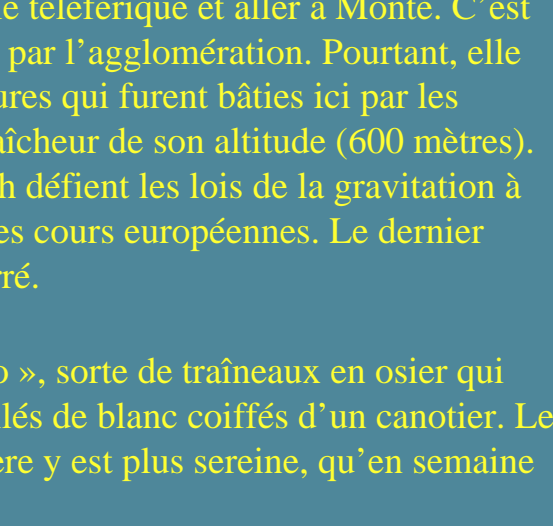


Je me sens navré de ne pouvoir extraire le côté sauvage et luxuriant de cette île. Et c'est dans cet état d'esprit que nous arrivons à Funchal. L'apothéose ! L'amphithéâtre naturel formé par les montagnes est bâti jusqu'aux sommets. L'immonvable se répand partout de manière anarchique et incohérente. Comment en serait-il autrement d'une ville de plus de 120 000 habitants ?



FUNCHAL

Nous quittons les grands axes et nous retrouvons les trottoirs joliment pavés, décorés dans les guides. Petit à petit notre quête se transforme en villégiature. Funchal est une ville très ancienne, mais pourtant, elle a su garder, en arrière plan, quelques ruelles piétonnières où il est agréable de se promener. Partout, les trottoirs, les rues sont propres. C'est un des points appréciables communs aux deux îles : la propreté ! Quelques édifices témoignent du passé glorieux de Funchal où la canne à sucre faisait la richesse de l'île.



Et puis, il y les jardins publics. Certains d'entre eux sont organisés comme de véritables jardins botaniques. Je ne me lasse pas d'admirer les frangipaniers en fleur. Ils sont d'une teinte orangée. Visuellement, chaque arbre, chaque bosquet fleuri offre une trêve dans l'urbanisme débride de Funchal. Ces jardins sont de véritables parcelles de quiétude au cœur de l'agitation qui se propage jusqu'aux sommets des montagnes. Le moment le plus agréable à vivre à Funchal, c'est le dimanche. Le boulevard de bord de mer est coupé à la circulation, et les enfants jouent au foot, au volley. La ville s'arrête et se laisse vivre au bord de l'océan.

MONTE



Nous avons profité de ce moment de quiétude pour prendre le téléphérique et aller à Monté. C'est une localité qui par l'expansion de Funchal semble absorbée par l'agglomération. Pourtant, elle tente d'entretenir sa différence. Elle s'enorgueillit des demeures qui furent bâties ici par les notables du dix-neuvième siècle qui venait chercher ici le fraicheur de son altitude (600 mètres). De fait quelques imposantes masures aux allures un peu cliché défient les lois de la gravitation à flanc de montagne. Monté abrita quelques illustres figures des cours européennes. Le dernier empereur d'Autriche y finit ses jours. Il y est d'ailleurs enterré.

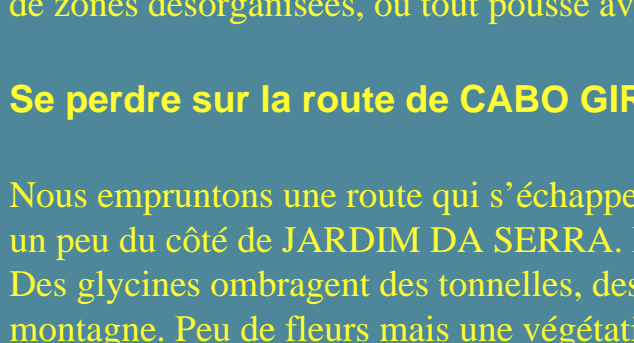
La curiosité de Monté est sans nul doute les « carros de cesto », sorte de traîneaux en osier qui dévalent une rue très pentue poussée par deux hommes habillés de blanc coiffés d'un caneïte. Le dimanche après-midi les carros sont au repos. L'atmosphère y est plus sereine, qu'en semaine où les rabatteurs essaient à tout prix de vous vendre ce moyen de descente vertigineux.

Le jardin public qui sépare la place de Monté de l'Eglise Nossa Senhora da Monte présente à flanc de colline une grande variété d'espèces. Il est entrecoupé avec soin et il flâne est un réel plaisir. Vraiment une petite merveille ! Sur la place, des plantes affichent une hauteur que je ne leur connaissais pas. Et pourtant, nous venons du pays où le platane est maître.

L'île en deux tours

PARTIE OCCIDENTALE

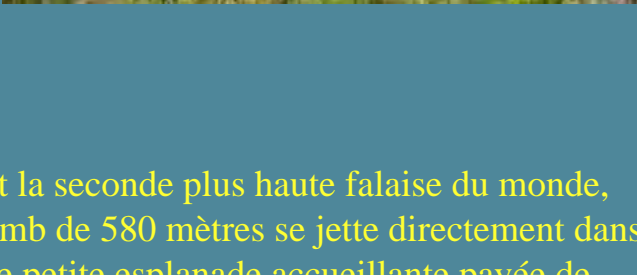
LA CHAMBRE DU LOUP (de mer)



Nous avons loué une voiture et nous entamons le tour de l'île commençant par la partie Ouest. Nous sortons de Funchal et tout à tour nous enjambons la montagne par des viaducs aux piliers de béton gigantesques, puis nous la traversons par des tunnels qui la transpercent. Très vite, nous arrivons à CAMARA DE LOBO. Une fois encore, nous nous attendons, d'après les divers guides et sites lus, à un village de pêcheurs des plus pittoresques. La ville tient son nom des loups de mers qui y vivaient du temps de Zarco. Mais, ici, il n'y a plus guère de phoques. On parle de culture en terrasse. Oui, il y a des strates de maisons, construites par paliers. Elles possèdent chacune un carré de jardin où elles exploitent le bananier, jusque dessous les piliers de béton.

de l'autoroute. Désolés, nous n'avons pas trouvé le côté pittoresque de ce village tant admiré par Churchill qu'il y passa des heures pendant lesquelles il aimait le peindre. Sans doute, sommes-nous passés trop vite ?

Ici, la nature est vaincue, elle a jeté l'éponge ! La seule chose qui soit encore intacte, c'est le degré d'inclinaison des falaises qui se jettent dans la mer. D'autres, si j'étais pêcheur, j'ajouterais qu'il ne lui resterait qu'à faire... Mais la ville sur trop sévère. Peut-être...

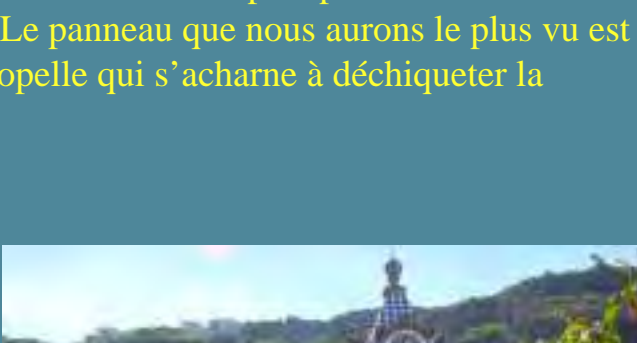


Pour oublier ma déception, je me concentre sur le nom des espèces florales que nous croisons. En effet, les routes regorgent de fleurs. Attention, rien de spontané, une explosion de couleurs en ordre rangé, soumise à la seule volonté de l'homme. Qu'importe, cela cache les affres infligées par l'expansion bétonnière. Chaque façade, chaque pourtour de maison est parsemé d'agapanthes à en faire pâler le plus fier des jardiniers. Les hortensias sont légion. Les hibiscus arment des hauteurs incrochables, si capotés oiseaux de paradis, abutilons, et autres céanottes d'on s'éroulent dans des catraires de méduses. Nous trouvons dans cette nature fabriqués un savant mélange qui témoigne d'un climat tempéré à tendance tropicale. Si je devais me laisser aller à nommer chaque espèce florale qui anime les axes routiers, je vous laisserais. N'est-ce pas déjà fait ?

Voilà sans doute, l'un des intérêts de cette île : les fleurs ! Elles poussent partout. Madère est un amalgame inouï de jardins potagers, arrangés par des propriétaires amoureux de leur terre, et de zones désorganisées, où tout pousse avec plus ou moins de bonheur.

Se perdre sur la route de CABO GIRAO

Nous empruntons une route qui s'échappe vers les hauteurs de la Montagne. Nous nous perdons un peu du côté de JARDIM DA SERRA. La verdure immodérable semble, ici, manquer une trêve. Des glycines ombragent des tonnelles, des vignes sauvages envahissent les pentes de la montagne. Peu de fleurs mais une végétation qui s'écroule le droit à l'occupation du terrain. Le trafic autoroutier se calme. Le silence reprend ses droits. Un petit village tranquille s'accroche à un plan escarpé s'offrant une vue imprenable sur l'Océan.



Plus loin, vers l'Ouest, une forêt d'eucalyptus et de pins entoure une petite route qui serpente les flancs de la falaise. Le temps, la course folle s'arrête, la forêt absorbe tout, bruits et vent, pour nous restituer la quiétude de sa végétation intacte. Les agapanthes alternent le bleu et le blanc pour jolifier la route.



CABO GIRAO



Mais déjà, nous sommes arrivé à CABO GIRAO. C'est la seconde plus haute falaise du monde, et le plus haut promontoire d'Europe. En effet, un aplomb de 580 mètres se jette directement dans la mer. Un point de vue vertigineux est aménagé en une petite esplanade accueillante pavée de galets volcaniques et agrémentée de corbeilles de fleurs. De ce « miradouro », il faut penser à regarder vers l'Est et vers le bas. La colline à pic, a été aménagée en « fajãs », des petits champs en terrasse. Au pied de celle-ci des champs semblent avoir gagné sur la mer, ils ne sont accessibles que par des chemins dangereux ou par la mer. Ces aménagements datent du temps des premiers colons. Il faut imaginer le travail que cela représente. La colline est découpée en parcelle, réduite à l'état d'escalier.

Une île chanter

Nous re prenons la route. Mais cette fois, c'est une forêt de grues qui nous attend. Madère subit, sans doute, l'une des plus grandes mutations de son existence ??? Pas une ville, pas un village, pas une route n'est vierge de travaux.

Depuis, les premiers colons, les insulaires ont mis en œuvre des techniques hallucinantes pour vaincre la roche. Ils ont aménagé des chemins dans des endroits impensables, ils ont tracé des routes là où la montagne se montrait inaccessible. Ils ont creusé des tunnels, pour prendre des raccourcis. Mais, aujourd'hui, le travail n'est pas fini. Madère est prise d'une frénésie bétonneuse.

Tout au long de notre séjour, l'engin que nous croiserons le plus souvent est sans conteste : la bétonnière. Suivie de près par les semi-remorques transportant du gravas. Les routes sont jonchées de bifurcations pour cause de travaux. Le panneau que nous aurons le plus vu est celui qui nous disait « Attention... travaux !!! ». Des ronds-points improvisés contournent une tractopelle qui s'acharne à déchièquer la montagne. Le chantier prétend être le tunnel !

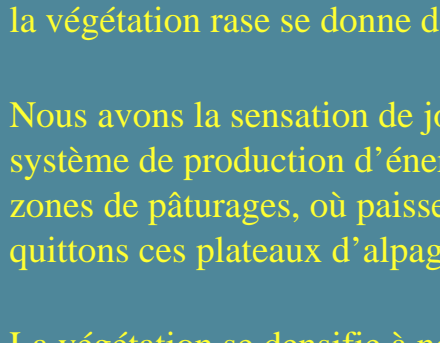
Nous surmomons Madère, l'île aux 3650 tunnels. Dix par jours !

RIBEIRA BRAVA

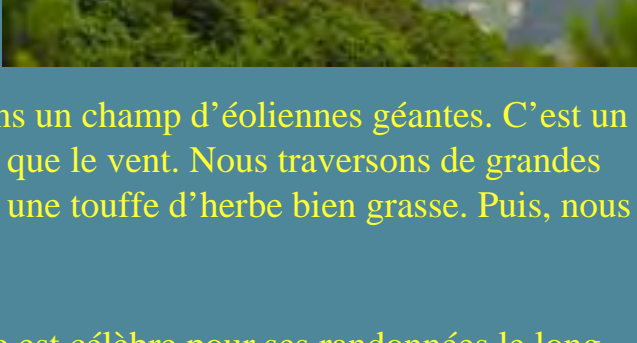
RIBEIRA BRAVA n'échappe pas à la métamorphose de l'île. Nous y trouvons un littoral en construction. Le cortège habituel de grus, pelletuses et autres bétonnières se présente pour tout décor en front de mer. D'ici dix ans, c'est sûr, un complexe hôtelier masquera la vie mer à quelques rues pittoresques ! Et la jolie petite chapelle du seizième siècle se sentira bien dépassée. Découragés, nous ne nous émettons pas, nous désirons le sempiternel chanter qui perce la montagne d'un x-ème tunnel, pour prendre une petite route qui se fauille vers l'intérieur à travers la montagne.



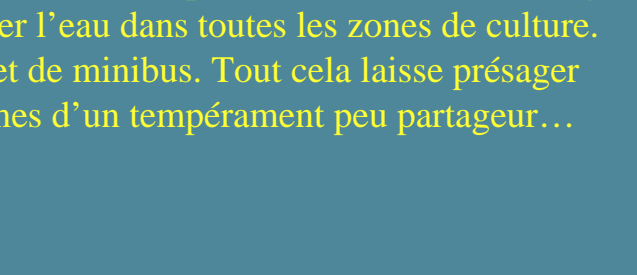
En quête d'authenticité



Plus nous nous éloignons, plus la végétation reprend le dessus. Les agapanthes et les hortensias refont leur apparition, et ne cessent de m'émouvoir par leur teinte bleue irréelle. La petite voiture de location peine, car nous grimpions à l'assaut de la montagne. La route se fauille, s'entortille, autour d'une vallée verdoyante. Il faut s'arrêter à mi-pente, et contempler. La, c'est beau !



Incroyablement de décor ! Une gorge profonde tapissée de végétation entaille la Montagne. Une vallée escarpée s'étire et s'évase sur l'Océan. Le panorama est si gigantesque qu'aucune photo ne permet de l'englober. L'homme ne trouve sa place : humble face à la majesté de la nature. Partout autour de nous des monts laissent tout à tour dominent l'imarante ou le mordoré. Certains pans semblent se couvrir d'un velours, gramoisi. Au rythme du jeu des nuages et du soleil, la montagne se joue des teintes ocre. En bas dans la vallée, le vert domine. Quelques cultures en terraces subsistent, puis elles s'effondrent. Elles ne sont pas de taille à combattre la nature qui s'exprime dans un spectacle triomphal.



L'air se rafraîchit pendant que nous montons. En bondant de l'altitude, la pluie décroche ses titres de noblesse. Chaque point de vue aménagé sur les bords de route donne envie de s'arrêter. On a envie de s'attarder dans un tel endroit. Ici, les nuages se laissent aller à l'observation. Les yeux s'emplissent d'images inoubliables. Le vent, les fissures qui défilent sur les sommets donnent l'impression que ceux-ci vacillent et plient sous la force de éléments. Ce site est vraiment sauvage et préservé. Ici, la montagne semble détenir au sein de sa beauté, La vérité de Madère. On oublie le rivage, et l'on se laisse conduire heureux spectateur d'une si jolie nature, jusqu'à Encumeada de São Vicente.

ENCUMEADA DE SAO VICENTE

Il fait froid et venteux à 1007 mètres d'altitude. Mais si vous avez la chance de voir les nuages se déchirer pour découvrir le panorama, vous êtesvertis ! Ici, vous êtes sur une crête montagneuse. Vous touchez les nuages, et vous côtoyez le toit de Madère. Ici, vous avez une vue plongeante vers les deux rivages. D'un geste vous embrassez la côte nord, puis la côte sud. Mariage de la mer et de la montagne. Le rêve pour tous les amoureux de beaux paysages.

PAUL DA SERRA

Nous poursuivons notre route vers PAUL DA SERRA. Nous gagnons en altitude et la forêt s'éclaircit pour laisser place à 1400 mètres d'altitude à un plateau, balayé par les vents, où la végétation rase se donne des airs de Cévennes.



Nous avons la sensation de jouer dans un « remake de Don Quichotte », car nous nous trouvons dans un champ d'éoliennes géantes. C'est un système de production d'énergie judicieux dans une île qui ne dispose pas d'autre énergie naturelle que le vent. Nous traversons de grandes zones de pâturages, où paissent des moutons en liberté. Quelques vaches machouillent sereinement une touffe d'herbe bien grasse. Puis, nous quittons ces plateaux d'alpage, pour redescendre vers FONTE DA PEDRO.

La végétation se densifie à nouveau. A RABACAL, il y a un départ de randonnée. En effet, Madère est célèbre pour ses randonnées le long des levadas. Les levadas, sont des canaux d'irrigation qui parcourent l'île en tout sens, afin d'amener l'eau dans toutes les zones de culture. L'aire de parking qui marque le départ de cette balade est embourcée de voitures, de taxis, de cars et de minibus. Tout cela laisse présager d'une promenade bien peu solitaire ! Finalement, cela ne nous tente guère. Décidément, nous sommes d'un tempérament peu partageur...

COTE NORD EST DE MADERE

La route descend vers la côte Nord de Madère, les agapanthes, les hortensias, véritables fils conducteurs de l'île, nous montrent le chemin à suivre. Tout en regagnant le littoral, la civilisation reprend ses droits. Et, avec elle, l'inévitable essor du maître béton. A PORTO MONIZ, nous pensions emprunter la célèbre route des corniches, réputée à la fois spectaculaire et dangereuse.

Ici, l'île affronte l'Océan, inlassablement poussé par les vents dominants. Elle se rempare derrière des falaises sombres et abruptes. A leurs pieds se déroule un combat violent entre l'écume et la roche volcanique. C'est une véritable succession de falaises vertigineuses, ombrageuses, indomptables, indomptable ?...

Sauf pour les tentrepis de travaux publics ! Exit la petite corniche qui devait dévoiler une vue plongeante sur l'Océan. Bonjour... les vents et hideux tunnels ! Chaque escarpement est pris en traître par un de ces abominables tuyaux de béton qui le transperce. Pauvre Madère, bétonnée jusque dans son sein.



La route se poursuit de chanter en chantier. L'agacement éמוש envie de découvrir. Le découragement nous donne envie d'abandonner à jamais cette île qui ne garde si peu à nos âmes avides de nature, belle et préservée.

AEME VICENTE

Même décor, même punition, et nous finissons par emprunter qui coupe tout droit au travers de la montagne vers Ribeira Brava. Retour à la case départ par la voie des tapues. Quand j'imagine que juste au-dessus de nos têtes, il y a cette montagne si belle. Il ne faudrait jamais la quitter et rester à l'intérieur de Madère.

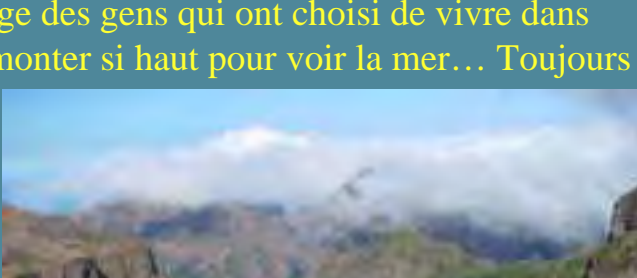
PARTIE ORIENTALE

Point de départ FUNCHAL, vers POISO... test d'effet de Foehn

Nous passons rapidement au-delà de Monté, les forêts s'installe dès 800 mètres d'altitude. Le climat change, il fait frais et humide. Si humide qu'il nous tombe dessus... le climat ! Nous expérimentons grandeur nature l'effet de foehn. Les nuages se ramplissent d'un eau au-dessus de l'océan. Ils atteignent la côte au vent de l'île, chargés d'humidité et ils grimpent les flancs de la forêt, un peu à l'instar de l'écume de savon. Une baisse sensible de la température, l'air humide se condense, et... il pleut ! Les nuages se vidant ainsi en poursuivant leur route vers les sommets, puis éparés essorés du côté sous le vent de l'île. Voilà pourquoi, il pleut si peu à Funchal, alors que dès que vous avez dépassés ses sommets, vous êtes sous la pluie...

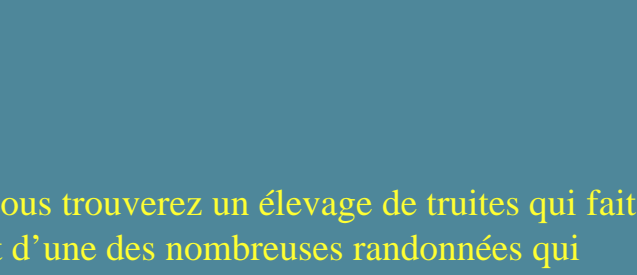
Une forêt fossile...

Avantage de tout cela, la végétation adire, et ça se voit ! Des grands eucalyptus côtoient des pins, et d'autres arbres que je ne connais pas. Comment le pourrais-je, nous sommes dans la forêt lauriphylle de Madère. Aussi nommé Laurisilva. Il reste quelques hectares de l'un des derniers témoignages de la végétation qui couvrait toute l'Europe il y a plus de 65 millions d'années.

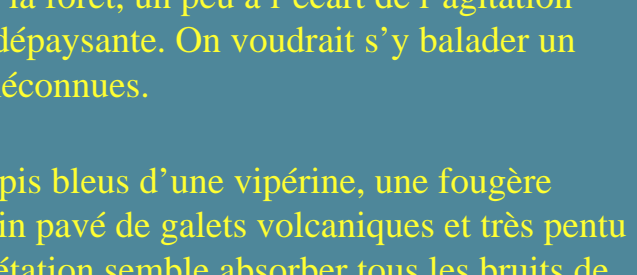


En effet, il se produisit à l'ère tertiaire et quaternaire une nouvelle répartition des masses continentales. En même temps, des variations climatiques de grande ampleur se manifestèrent, plongeant les zones subtropicales dans une longue période de glaciation. Parallèlement, l'Océan Atlantique tout neut (car il n'est apparu que lors de la séparation des masses continentales), voit poússer l'effet d'une activité volcanique intense, une chaîne de montagnes sous-marines. Les sommets de celles-ci donnent naissance aux îles de l'Atlantique, dont Madère. Les phénomènes climatiques vont ainsi précipiter la conservation de la forêt laurisyll. Par contre, la position de Madère, ainsi que des Canaries fut plus propice à la forêt de l'aire laurisyll.

Je ne sais pas pourquoi, je m'imaginai que cette forêt était tapissée de liurriers roses. En fait, cet arbuste d'ornement n'a aucun parenté avec la grande famille des lauriers, représentée au grand complet dans la forêt insulaire, mais avec la famille des percherans. En revanche, la cannelle, les lauriers regroupent 2000 espèces, dont le laurier sauce, le laurier noble, le camphrier, le ramillel, l'avocatier. Elle comprend nombre d'espèces endémiques et ligneuses, souvent étudiées pour leurs propriétés aromatiques. On trouve également dans les forêts de l'« Jacuau de Madère, l'azobé, la pin à blanc, le chêne arboreuxscin qui n'est autre que la fougère arboreuxcent. La vigne des montagnes, le berbéris, le bérou... Cet arbre arboreux est connu en Europe, mais l'on trouve ici, des souches de variétés qui sont endémiques aux îles de l'Atlantique. A ces variétés adhésives viennent se mêler des fleurs comme la margerite, le genêt, l'immortelle, le géranium sauvage, et quelques orchidées insulaires.



En fait, lorsque vous vous baladez dans cette forêt, il y a un caractère à la fois commun et singulier. La première impression vient du fait, que vous reconnaîtrez des arbres des zones tempérées. Mais, elles côtoient des essences tropicales. Tous les climats semblent réunis au cœur de la forêt de Madère.



Au-delà de POISO, la route nous laisse le choix. Soit, nous pigurons tout droit vers SANTANA, autre ville à litorail, soit nous montons au PICO DO ARIEIRO. Dom hésite à s'enfoncer plus dans la montagne. En effet, alors que nous sommes déjà à 1400 mètres, les nuages sont épais. Il craint que là-haut, nous ne voyions plus rien du tout. Mais, j'insiste. Guidée par mes sempiternelles lectures, j'ai la sensation que là-haut, nous passerons au-dessus des nuages.

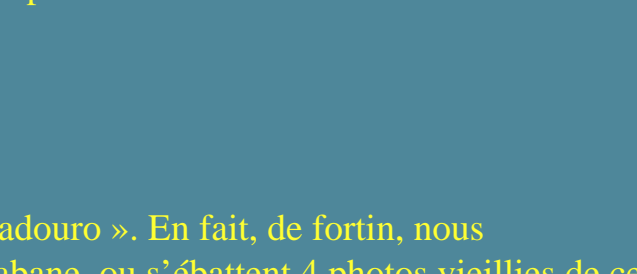
PICO DO ARIEIRO

Ca grimpe, on voit les bas-côtés se débarrasser de leurs fleurs. Bientôt on ne voit plus rien du tout. Purée de pois au menu ! La route en lacets étroits est balayée par des vents violents. Au volant, on ne sait même plus s'il y a un paroi, où si la route est sur une crête. Dom s'accroche au moment et route prudemment pour éviter les embardées causées par les rafales. Il semble soucieux... j'espère que j'ai raison... et que là-haut, ça vaut le coup !



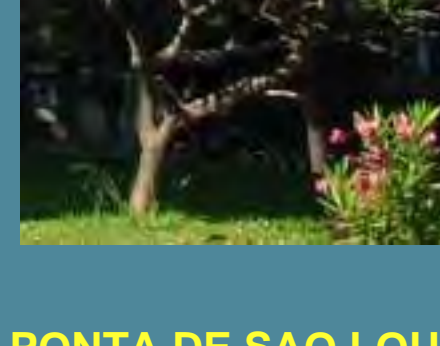
Plusieurs kilomètres sont parcourus dans un silence lourd. Puis, le voile se déchire, le Cap se défend. Nous arrivons sur une aire de parking au sommet du PICO DO ARIEIRO. Nous ne sommes pas seuls, cars, taxis... Mais alors... Quel spectacle ! Que c'est beau ! Pour tout dire, nous sommes plutôt mer que montagne. Mais, le PICO DO ARIEIRO a su nous séduire !

Que dire pour décrire un tel panorama ? Mélange éthéré de nuages, de pierres, de couleurs ocre, de végétation sur fond d'Océan ! Ici, le ciel, l'océan, l'île, du ciel et de la mer. Engendrée par le feu et sculptée sur les fôts. Ici, se trouve, Madère, l'originelle. Sur ces sommets sauvages, la beauté est restée intacte ! Le paysage est gigantesque. Du bonheur rempli les poumons à chaque bouffée d'air. Tout autour n'est que pureté. C'est un festival de pics basaltiques acérés interrompus par de profondes vallées où quelques maisons sont noyées dans une épaisse végétation. Je ne peux m'empêcher de penser au courage des gens qui ont choisi de vivre dans ces vallées retirées de tout. Par-dessus, les temps environnants, je cherche l'Océan. C'est du vice, monter si haut pour voir la mer... Toujours la mer!!!!

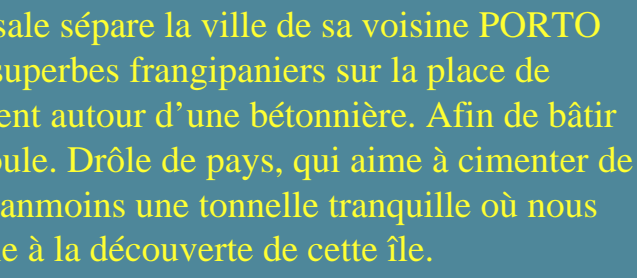


A contre cœur, nous nous arrachons au spectacle majestueux qu'offre le PICO DO ARIEIRO. En descendant la montagne, nous observons la diversité de contempler des cascades de végétation. Tout au long de notre descente, nous nous venons à la plaine de contempler des cascades de végétation. Les sommets sont quasiment désertiques. Ensuite, il y a des grands plateaux herbeux, royaume de la fougère et de la bruyère. Puis, en regagnant des altitudes moyennes, les espèces arbustives perdent de la hauteur, elles s'étoffent et espoussent des pans entiers de la montagne. A hauteur de la POISO, les fleurs et des monocotylédones, comme la fougère arboreuse, prennent le relais. Les bas-côtés de routes s'ornent d'anémone, de digitales, de vipérine. Des bouquets d'agapanthes et d'hortensias illuminent l'anthémis de la montagne. La route s'insinue ainsi jusqu'à RIBEIRO FRIO.

RIBEIRO FRIO



Était touristique incontestable, pour les minibus et les cars. Ici, vous trouvez un élevage de truites qui fait la fierté des habitants de la paroisse. C'est aussi le point de départ d'une des nombreuses randonnées qui longent les levadas de l'île. Nous nous arrêtons au coin proche de la forêt, un peu à l'écart de l'agitation touristique. Cette forêt ne cesse de m'étonner, à la fois étrange et dépaysante. On voudrait s'y balader un bouquin de botanique à la main, afin de reconnaître les espèces méconnues.



Nous flânonnons un moment. Un bouquet d'anémone flirte avec la chenille d'une vipérine, une fougère arboreuse plie sous la petite pluie qui la nourrit. Un petit chemin pavé de galets volcaniques et très pentu s'enfonce dans l'épaisse végétation. La tranquillité règne. La végétation semble absorber tous les bruits de la civilisation et prodigue un merveilleux silence. Un silence feutré... Une ambience sourde... Une atmosphère épaisse et suave. L'humus chatouille les narines. L'air est dense et humide, pas un soufflé ne parvient au cœur de la forêt. La furie ventille qui balaye en ce moment l'archipel est exclue de cet entre. Elle est bannie de cette forteresse végétale, qui pourtant nous accueille... Même Lune se laisse aller à la douce torpeur de cet endroit. Elle choisit de faire une halte dans un bouquet de hautes herbes. Puis, elle s'y repose comme sur un matelas moelleux. Elle ferme ses petits yeux, elle enfonce sa truffe dans le tapis végétal... Elle en « rongrone » de plaisir.



En poursuivant notre balade, nous découvrons, un canal d'irrigation, construit en escalier. L'eau tintinnabule allègrement. La petite cascade frappe chaque marche et éclaboussé les bords. La végétation, opportuniste, a colonisé l'endroit. Des azalées sauvages profitent de l'humidité pour se gaver et faire de l'ombre aux habitants. C'est ici que le mot fertilité a été inventé... C'est sûr !

SANTANA

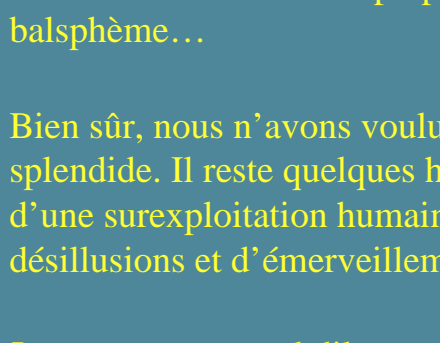
Notre curiosité nous rappelle à l'ordre : « Hé, Ho... et le reste ? ». Done, nous quittons cet endroit paisible pour rejoindre SANTANA. Située sur la côte nord-est de l'île, la ville a la réputation d'être « pittoresque et d'une rare beauté ». Mais, nous retombons dans le schéma classique des villages de bord de mer. Sans âme et n'ayant pas gardé les traces du passé qui eût pu les rendre intéressantes.



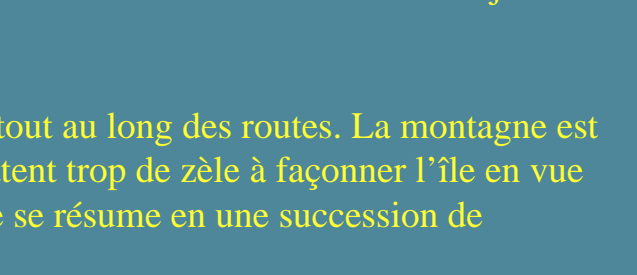
Cependant, il y a un hic subtil. Ce sont ces minuscules chaumières en forme de « V » inversé. Qui ont été construites lors d'un hiver si froid que les habitants, démunis par certaines conditions exceptionnelles, ont cherché le moyen de garder la chaleur. Ainsi, j'imagine, que la dimension réduite de ces mesures, impose de vivre à l'étré et donc de se tenir chaud...

FAIAL

Plus à l'est sur la côte nord, se trouve FAIAL. Un petit fortin est indiqué sur la carte, avec un « miradouro ». En fait, de fortin, nous trouvons quelques canons démontés sur une esplanade surélevée, pavée et battie d'une petite cabane, ou s'abattent 4 photos vieilles de ce qui devait être le coin ressemblant au début du siècle dernier... Par contre la vue est belle ! Ombrageuses les falaises se succèdent tout au long de la côte nord. Elles se jettent, vertigineuses, dans l'océan. Toute la côte se présente comme une immense forteresse qui se dresse fièrement, lançant un affront à la mer...



Les maisons neuves construites en front de mer ont tort de leur tourner le dos... En effet, la plupart des maisons sont construites comme pour regarder l'intérieur de la ville et non comme chez nous, avec vue mer... Étrange. Et peut-être qu'ils ont raison, car en même temps, ils n'exposent pas le côté ouvert de la maison aux embruns...



A l'est de FAIAL, un morne aux allures de table colossale surplombe la ville de sa voisine PORTO DA CRUZ. C'est un village très calme, nanti de deux superbes frangipaniers sur la place de l'Eglise. Comme partout dans l'île des maçons s'affairaient autour d'une bétonnière. Afin de bâtir un nouvel immeuble, juste à côté d'un autre, qui s'éroule. Drôle de pays, qui aime à cimenter de neuf plutôt qu'à restaurer l'ancien. Nous trouverons néanmoins une tonnelle tranquille où nous restaurer, instant paisible où s'interrompt la course folle à la découverte de cette île.

PONTA DE SAO LOURENCO

Apr

Canaries



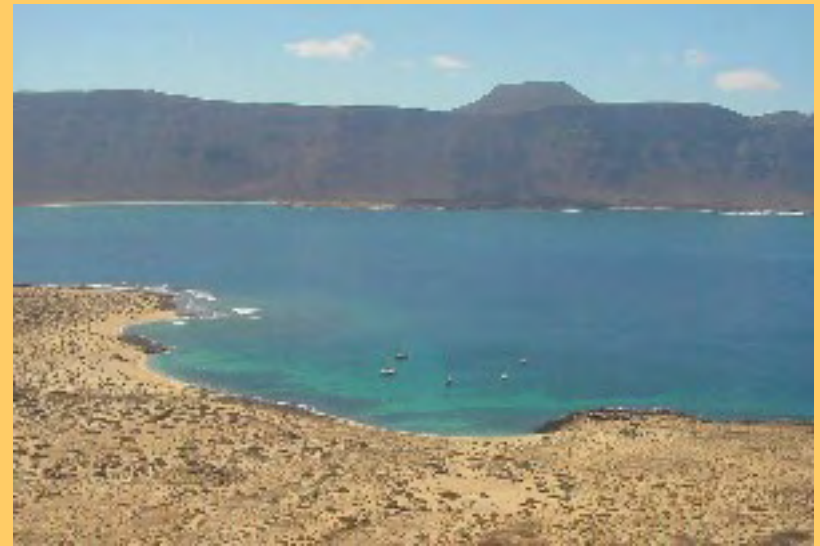
"Canaries en pratique"

PETITE NOTE POUR LES MARINS DE PASSAGE

Météo, Mouillages etc...

Pas de mouillages aux Canaries !

Avant d'arriver dans un archipel, nous n'avons pour référence que les instructions nautiques. Lorsque l'on quitte l'archipel on se dit : « ha si j'avais su ! » Nous tentons ici, de donner de l'avance aux prochains équipages.

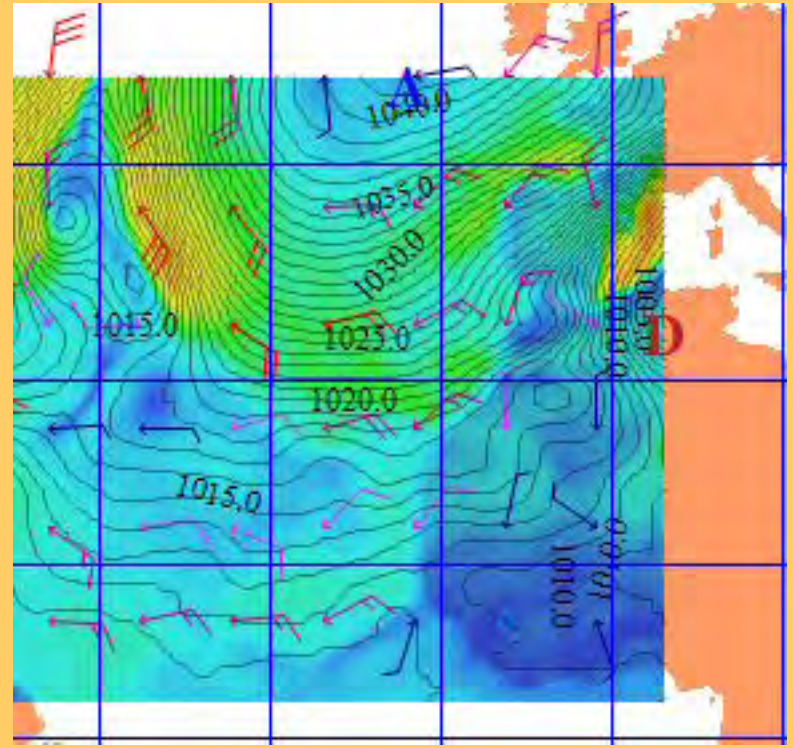


Petite précision : l'équipage de l'Etoile de Lune n'est pas pro-marina. Cela signifie que nous privilégions toujours le mouillage forain. Nous abordions les Canaries dans cet état d'esprit. De plus, lorsqu'on navigue vers les tropiques, le mythe des îles des Caraïbes travaille les équipages. Nous rêvons tous de mouillages forains. Nous nous languissons de vents établis qui maintiennent indéfiniment le nez du bateau face au même secteur de la rose des vents.

Nous sommes arrivés comme des centaines de navigateurs aux Canaries en nous disant que nous allions visiter l'archipel en posant notre bateau de mouillage en mouillage et en vivant la belle aventure du forain. Nous oublions un détail qui s'appelle « sub »...

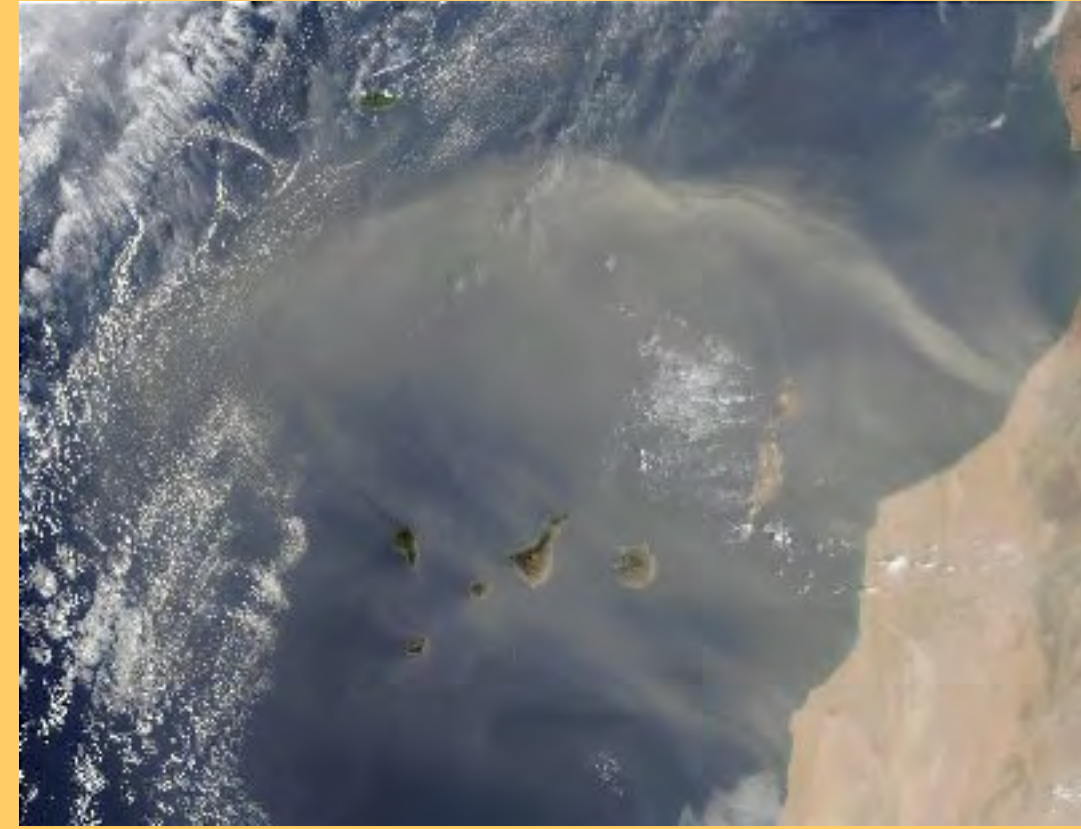
N'oubliez jamais, que les Canaries sont soumises à un régime SUBtropical et non tropical. Car, si les Alizés portugais sont dominants, ce ne sont QUE les alizés portugais.

Ceux-ci dépendent essentiellement de la position de l'anticyclone des Açores. Si celui-ci est positionné dans sa zone de prédilection, pas de problème : les vents glissent le long de ses flancs et fabriquent du nord-est. Dans ces conditions, quelques mouillages sont praticables dans l'archipel. Mais, il faut garder à l'esprit qu'une dépression passant un peu plus au sud que d'habitude vous délogera rapidement.



Les dépressions viennent régulièrement chatouiller l'archipel dès le mois d'octobre, et sont de plus en plus fréquentes en abordant le mois de novembre. Elles apportent en général un vent de sud à sud-ouest, une houle formée de nord-ouest et des vagues de secteur sud. Ceci rend, on l'a deviné, la plupart des mouillages totalement impraticables.

Notre expérience :



Graciosa (voir article sur [Graciosa](#))

Le mouillage de Graciosa est réputé par les marins de passage et les insulaires comme LE mouillage LE plus sûr des Canaries. Cela dit, nous en avons été chassés par 65 nœuds de vent d'est. Ils nomment cela Calima.

En une nuit, plusieurs bateaux ont été jetés sur le rivage, d'autres voiliers ont eu des dégâts tels qu'une sortie de l'eau a été obligatoire afin de réparer. L'Etoile de lune, quant à elle, en garde un souvenir cuisant.

L'effet Calima est prévisible. Les alizés se calment. Le vent devient nul. La température monte et le ciel se charge de sable. L'atmosphère est vraiment glauque. Un anticyclone s'installe sur le Sahara, Calima arrive.

Une conséquence aggravante à Graciosa est la montagne de la Corona. Même si le vent d'est ne souffle pas à plus de 30 nœuds, le vent dévale les pentes de la montagne, il accélère et s'abat avec force sur le mouillage.

Sur Lanzarote

Quelques bateaux ont logé sur corps mort à Naos. Sauf par vent de SW, ils en sont en général contents.

Au Sud de Lanzarote

Les mouillages de Playa blanca et de Papagayo sont rouleurs quel que soit le type de temps. La houle fait le tour des pointes et vient à bout des nerfs des équipages les plus aguerris.

Ténérife

Il y a un plan de mouillage qui consisterait à mouiller au SW de l'île quand les alizés soufflent et à aller dans le mouillage du nord quand une dépression arrive.

C'est un leurre que de croire qu'une telle stratégie peut marcher.

Les mouillages du nord sont toujours agités.

Quant au SW, vous y serez logés devant ce qu'il y a de plus laid à Ténérife. Et je ne suis même pas certaine que ce soit abrité.

Las Galletas



On lit partout que l'on peut mouiller à Las Galletas.

Laissez-moi vous conter l'histoire de Mangaïa. Faisant confiance aux instructions nautiques, il y est allé, par vent de NE établi. Le mouillage lui est apparu relativement sain. Pourtant, le petit port de pêche est beaucoup plus petit que ce que les photos des instructions nautiques laissent croire. De plus, derrière la digue, les bateaux locaux occupent pratiquement tout le port. À tel point que si le vent vient à souffler de secteur sud (est ou ouest), il est impossible d'éviter. Donc, il faut s'amarrer à l'arrière. Notre copain Mangaïa s'est ainsi retrouvé amarré à 4 ancres par l'arrière et à un corps mort par l'avant. Résistant à 40 nœuds de vent pendant 3 jours !

Tout se serait bien passé si un bateau, dont je tairai le nom ici, n'avait voulu forcer le passage. Un ketch de 17 mètres en acier, est venu s'amarrer aux quatre coins sur les corps morts des locaux. Vous vous souvenez de « La Sardine » à Marseille ? Hé bien ce ketch là, a bouché le port de Las Galletas ! Il ne s'y est pas fait que des amis, croyez-moi !



Conclusion

Il est possible de loger en mouillage forain aux Canaries. Tout est toujours possible, cela dépend de votre degré de résistance aux éléments. Mais, (et ceci n'engage que l'équipage de l'Etoile de Lune), il est plus raisonnable de prévoir un budget « Marina » dans ces latitudes.

Évitez le courrier !!!

Si vous le pouvez, évitez de vous faire envoyer un colis sur les Canaries. Tous les équipages en attente de colis venant de leur pays d'origine sont repartis des Canaries avec des cheveux en moins.



Chronos post, Colissimo, UPS, Fed EX, recommandé... pas un n'est arrivé dans les temps.

Nous avons attendu un chrono poste qui devait arriver en 4 jours, pendant plus de 2 mois et demi. Il est arrivé dans ces délais à Lanzarote alors que nous étions déjà à Ténérife. Le paquet a fini par nous arriver à la voile, à bord du bateau d'un ami ! Un colis envoyé par UPS a mis, depuis Paris, 45 jours.

Nos voisins Suisses commencent à penser qu'ils partiront les vélos tant attendus. Un autre équipage attend encore (nous sommes mi-novembre) les livres de cours de leur garçon qui suit le CNED depuis début septembre...

Si votre colis arrive sur Ténérife, vous devrez en prime payer le voyage du paquet sur l'île. Nos amis du Cers ont dû payer 40 euros pour réceptionner leur paquet dont l'envoi avait déjà coûté 50 euros à l'expéditeur. Justification : ce sont les frais de transport depuis l'aéroport jusqu'à Santa Cruz.

Pour plus de détails voir notre expérience dans « [le prix du bonheur](#) »



Jeckyl and Hide... L'île aux deux visages...

Au départ de Porto Santo, L'Etoile de Lune poussée par des alizés gonflés d'énergie, parcourt rapidement les quelques 260 miles qui la séparent de Graciosa. Cette île, située au Nord Est de l'archipel des Canaries, n'a rien de Gracieux, si l'on se borne à n'y voir qu'une bande de sable rehaussée de quelques pitons volcaniques où l'on imagine en soupirant les longues journées d'ennui qui s'écoulent, à Graciosa, plus lentement qu'ailleurs...

Par contre, si vos yeux embrumés par les nuits passées en mer, découvrent au petit matin ce que nous avons vu... La Graciosa vous



ensorcellera. Elle vous attirera au creux d'une baie, comme si elle vous tendait les bras les plus doux. Vous cèderez à une langueur parfaite. Ses parfums suaves aux fragrances de paradis vous envoûteront... Peu à peu le charme opérera. Attention...la Graciosa tisse sa toile autour de vous...

« Balivernes ! » : dites-vous ? Alors, ... lisez ceci.



Derrière nous, la nuit au large. Devant l'étrave, l'archipiélago Chinijo, univers de cailloux posés sur l'outremer océanique se réveille lentement. Nous longeons la partie ouest de l'île principale de l'archipel : la Graciosa. Puis, nous contourmons sa partie Sud. Entre temps, le soleil poursuit sa course derrière le plus haut volcan de Lanzarote : la Corona. Il dort... paisiblement, la tête dans les étoiles. La lumière dessine peu à peu les contours du dôme qui domine les falaises de Lanzarote.

Des vestiges de rivières de lave dévalent les à-pics et creusent des sillons noirs qui se



jettent dans le chenal entre Graciosa et Lanzarote. Lanzarote est éminente, digne, et austère. En face, Graciosa couleur de miel, est légère toute en courbe et modeste.



L'île se présente comme un vaste champ de sable, où la végétation endémique semble lutter jour après jour contre la sécheresse. Sur ses contours ourlés d'écume scintillante, l'émeraude resplendit au creux des baies découpées par l'Océan. Quatre dômes volcaniques, aux typicités géologiques intéressantes, donne du volume à ce désert fait île. Playa Francesa, l'une des trois baies du sud nous ouvre les bras. Déjà, 4 autres bateaux se sont laissés tentés et semblent loger là depuis « un certain temps ! »



Quel luxe ! Le mouillage offre deux plages de sable doré. Pour tout témoignage de la présence humaine, une maison en pierres volcaniques s'écroule au Sud de la baie. Une colline aux couleurs extravagantes lui offre un arrière plan magnifique. De L'Ouest au Nord, nous sommes protégés par des dunes de sables, recouvertes de pompons épars de végétation. A l'Est, les falaises et la Corona s'élèvent haut derrière le petit détroit qui sépare les deux îles. Au Sud Ouest, l'horizon.



L'équipage n'a pas besoin de se parler. Nous plantons l'ancre pour un moment... nous attendrons ici la bonne saison pour le Cap Vert. Nous dépensons notre première matinée dans une paresse contemplative. Impossible de détacher les yeux du paysage. Tout est couleur, relief et lumière. Et puis, ce volcan de la Corona, dominant tout cela... C'est fascinant ! Je lui lance : « Toi, ne te réveille pas ! »

A midi, nous voyons un grand catamaran à moteur déverser son flot de touristes braillards. Nous les regardons d'un air mauvais. Ne vous étonnez pas, c'est une maladie répandue chez les TDM (tourdumondistes). Ils ont tendance à croire que les plus beaux endroits de



cette planète leur sont réservés... Nous sommes rapidement rassurés. Les vacanciers repartent aussi vite qu'ils sont venus... et après tout, ils apportent, pendant 2 heures, un peu d'animation dans un quotidien bien tranquille. Au programme : banane rehaussée de 6 touristes tirée par un scooter qui tourne en rond, kayak par grand vent histoire d'en perdre quelques uns..., baignade en eau fraîche (22°) ce qui vaut bien quelques cris aigus en prime... Bref, une totale, pour assurer des souvenirs inoubliables!



Nous passons plusieurs jours dans cet endroit de rêve, sans pousser notre balade plus loin que les dunes limitrophes. Nous nous laissons bercer par le rythme des marées. Les pêcheurs de la Graciosa, passent deux fois par jour. Ils sont adorables, et vous emmène dans leur barque jusqu'à Sociedad, si vous le leur demandez. Nous restons au mouillage...

Un jour, pourtant, il nous faudra aller à LA ville... Ainsi, munis de sacs à dos, nous traversons courageusement le désert, et prenons la direction Nord. Une heure de marche et nous voici en bordure d'un village en cours d'extension. Ici, le bitume n'existe pas. Les rues et chemins sont faits de sable. Douze voitures servent à la fois aux propriétaires à faire le tour de l'île, mais aussi de



taxi, à l'occasion. Le village est fait de maisons basses : un rez de chaussée souvent percé d'une cours intérieure et parfois rehaussé d'une pièce en premier étage. Sociedad a des allures de casbah mauresque. Le petit port, n'en finit pas d'être achevé. L'eau n'arrive pas aux pontons, l'électricité non plus d'ailleurs. Il est payant, aléatoirement. Cela dépend de l'humeur et de la présence du Port Captain. Une petite « Botiquin » fait office de pharmacie. Une poste est ouverte de 11heures à 13heures. Un cyber existe et est ouvert en dehors des heures de repos du patron.



Il y a des cafés, des restaurants, deux petits supermarchés où l'on trouve de tout et moins cher qu'à Lanzarote, même moins cher qu'à Madère... Il y a des téléphones rouillés, qui marchent selon le temps, et qui lorsqu'ils marchent sont pris de frénésie boulimique. Il y a même un salon de thé à la sortie du village, ou plutôt à l'entrée du désert... Ils font des glaces artisanales... Que demander de plus ?



Nous revenons satisfaits de notre tour en ville. Nous sommes à présents persuadés que nous resterons là un LONG moment ! Les semaines s'écoulent, et nous faisons des émules, car le mouillage se remplit petit à petit. Fin août Playa Francesa compte 17 bateaux !

L'équipage de l'Etoile de Lune dilapide son temps.



Nous partons deux fois par semaine à la ville, cela nous fait l'effet d'une « traversée du désert ». Nous randonnons autour et sur les dômes volcaniques. Nous nous baignons en compagnie de Totor, un poisson baliste, qui nous suit comme un petit chien. Il est parfois envahissant Totor... Dom parvient même à le saisir.

Notre voisin, pêcheur braconnier (nous sommes dans une réserve protégée) est obligé de le mettre en quarantaine. Sinon, Totor, plus malin que les autres, mange les appâts, et chasse tous les autres poissons. Donc, le temps d'une pêche il se retrouve dans un seau plein, il est relâché.



Au mouillage, nous comptons une dizaine de nationalités. Tout ce petit monde se retrouve sur la plage, et invente pour se comprendre un espéranto dominé par l'anglais mais surtout, par le langage des mains. Le mois d'août passe rapidement. Et nous comptons bien nous laisser glisser vers le mois de septembre...

La Graciosa a d'autres projets pour nous ! Pendant trois jours, le ciel est glauque. L'atmosphère devient pesante, chaude sans vent. Le soleil est pâle au travers d'un voile jaunâtre épais. Les bateaux se salissent. Tout est recouvert d'une pellicule rouge, gluante, humide. Au troisième soir, je dis au Cap : « Bon sang, mais tout ce sable doit bien venir de quelque part... et surtout être poussé par quelque chose »...

Pourquoi n'ai-je pas poussé le raisonnement plus loin ? Dans la nuit, Graciosa la paradisiaque se montre sous son aspect démoniaque appelé ici Calima. C'est un vent d'Est puissant qui emporte loin au large les sables du désert. Le vent puise son énergie sur les pentes de la Corona. Puis, il dévale les falaises à 65 nœuds soumettant le détroit à sa force despotique. La mer hachée lève rapidement des vagues de deux metres au mouillage. Les bateaux trop nombreux se sont pris pour des auto-tamponneuses. Un carnage !



L'un de nos voisins, un beau bateau tout neuf de 54 pieds, a été projeté sur les cailloux. Il a coulé en moins de 5 minutes. D'autres bateaux se sont heurtés violemment créant des dommages importants aux coques. L'Etoile de Lune a dû subir les assauts d'un bateau en acier qui dérapait sur elle. Nous avons trouvé notre salut au large! Cette aventure aurait pu mal tourné, si la Graciosa n'avait pas eu pitié de nous... De le vent, a cassé du bateau, mais aucun dommage humain, fort heureux... Sur le rivage, le lendemain matin, les pêcheurs de la Graciosa ont secouru les bateaux échoués sur le rivage. Ils ont mené au 54 pieds de pomper l'eau et grâce à uncolmatage de fortune, il a pu rallier le port le plus proche pour réparation.

Ainsi, si vous aussi, vous vous laissez tenter par les lumières de Graciosa, un seul conseil. Fuyez, si le sable du désert masque le soleil... Tôt ou tard, il s'abattra sur vous...



Les Canaries, un archipel de mauvaise réputation.

Nous n’abordons pas les Canaries, le cœur battant, espérant trouver des paysages à couper le souffle. La réputation de l’archipel est plutôt mauvaise. Les descriptions font état d’un tourisme frénétique dénué de tout sens déontologique. Les intérêts immobiliers y ont sacrifié l’esthétique à la rentabilité se moquant complètement de la préservation du patrimoine environnemental. Le tableau est si déplaisant, que nous naviguons quasi à reculons vers l’archipel tant décrié.

Surprise ! Nous abordons l’archipel par Graciosa, petite île qui dépend administrativement de Lanzarote, mais qui de cœur se sent autonome. Nous y rencontrons une navigatrice qui a déjà effectué un tour de la planète et qui ne cesse de s’estasier devant les charmes et les beautés de cette île. Une page entière est consacrée, dans ce site, à ce morceau de paradis au milieu de l’Océan.



Ses mensurations ?



Nous découvrons en second lieu, Lanzarote, située au Nord-Est de l’archipel. Lanzarote et Fuerteventura, sa voisine sont les îles les plus proches du continent africain, car distante d’à peine 100 kilomètres des côtes de l’extrême Sud marocain. Lanzarote a une superficie de 800 km² et loge près de 100.000 habitants. Par sa taille elle est la quatrième île de l’archipel.

Son parcours...

L’île a probablement été habitée par un peuple venu d’Afrique. Les historiens tentent de démontrer que le peuple aborigène des Canaries regroupé sous le terme générique de Guanches, étaient des Berbères.



En 1312, un navigateur de nationalité génoise, Malocello Lancelotto, croise dans les parages, et donne son nom à l’île. La Couronne d’Espagne avide de nouvelles terres, annexe Lanzarote en 1402. Cette conquête marque le début d’une campagne de colonisation de tout l’archipel. Trois forteresses témoignent encore de cette époque, où il fallait défendre



l’île contre les pirates.

Un artiste – ambassadeur...

L’île se démarque sans nul doute de ses sœurs canariennes. Car, ici, sans se positionner à l’écart de la manne touristique, les insulaires respectent des normes qui rendent l’île agréable et préservent son aspect totalement dépay sant. Un homme est à l’origine d’un paris économique courageux : César Manrique. L’enfant du pays devenu artiste de renom international, aura à cœur de permettre à son île de se développer économiquement et de s’ouvrir au tourisme, mais pas à n’importe quel prix ! Il mit tant de détermination à sauvegarder le patrimoine de son île qu’elle fut déclarée « Réserve de la Biosphère » par l’UNESCO en 1993.

Le message de cet homme : « Notre vie sur la terre est tellement brève qu’il vaut mieux la consacrer à des tâches utiles. Le rêve utopique de créer un espace idéal lanzaroténien peut devenir réalité, si tous ensemble, nous nous donnons la main. »



Tout au long de notre séjour nous comprendrons à quel point l’influence de cet artiste éclairé imprègne l’île qui gère un tourisme « intelligent »...



Ici, vous n’assistez en aucun cas à un acharnement immobilier, l’île revêt tout entière, une harmonie architecturale. Des pans entiers de l’île sont inhabités et les villes elles-mêmes sont de taille modeste. Les villes et les villages (en dehors de la capitale Arrécife) sont faits de maisons basses et blanches aux volets généralement peints en vert ou en bleu. Elles arborent souvent la petite cheminée traditionnelle aux allures de minarets. Les rues, les places, sont plantées de palmiers. Il existe peu ou pas de fausses notes immobilières pour entraver l’effet de cohérence.



Les hôtels tentent eux-aussi de ne pas dénaturer l’environnement. Certains sont d’ailleurs de pures merveilles de style hispano-mauresque.

Lanzarote ... un dépayement assuré



Outre, cette atmosphère de bienveillance environnementale, ce qui frappe le visiteur, c’est un paysage singulier. Sans doute, existe-t-il dans le monde des paysages similaires, mais nous ne sommes qu’au début de notre grande boucle, et Lanzarote a eu le don de nous surprendre. L’île se présente comme une succession de dômes volcaniques aux couleurs hallucinantes entre lesquelles s’étirent des rivières de lave asséchées.

Un combat ingénieux contre la sécheresse

Partout sur l’île, la végétation ne pousse qu’au prix d’une lutte dantesque contre l’aridité. Dans les zones agricoles, nous avons assisté, médusés, au labourage de champs de lave. En fait, les agriculteurs, répandent du rofe (cendre volcanique) sur leurs lopins cultivables. Cette technique agraire se nomme l’enarenado. Le paysage se trouve ainsi découpé de parcelles noires, entourées de murets de pierres volcaniques. La cendre sert à la fois de filtre solaire efficace et d’humidificateur, car les précipitations sont rares sur l’île. L’air marin, apporte une humidité, qui si elle est catalysée rend certaines cultures possibles. Les fruits, légumes frais, verts et secs constituent l’essentiel des cultures de Lanzarote.



En outre, les paysans et vignerons protègent les plans d’arbres fruitiers ou de vigne, des vents violents qui balayent toute l’île, par des murets de pierre volcanique. Dans la région de La Geria, le paysage viticole est vraiment particulier. Chaque vigne est logée dans un trou, creusé dans le sol volcanique et entouré de petits murs. Travail harassant de patience qui donne naissance à des vins aromatique aux parfums exotiques.

Tour rapide ou approfondi ?

Vu la superficie de l’île, une à deux journées suffisent à en faire le tour. Mais en prenant son temps... combien de jours vous faudra-t-il pour apprécier pleinement son atmosphère inimitable ?

Les Incontournables du Nord de l’île

EI MIRADOR DEL RIO



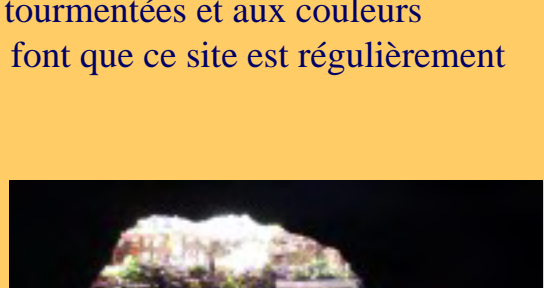
C’est un site touristique aménagé autour d’un des plus beaux panoramas de l’île. L’infrastructure est fondue dans le paysage, car cachée au sein même de la roche. Une très belle réalisation de César Manrique qui date de 1973 ! La terrasse construite en arc de cercle culmine à 600 mètres à flanc de falaise, à ses pieds des marais salants jouissent le chenal qui sépare l’île de la Graciosa et Lanzarote. Nous jouissons d’une vue imprenable sur tout l’archipel préservé de « Chinijo » et au-delà des îlots désertiques, le panorama s’étend jusqu’au bout de l’horizon océanique.



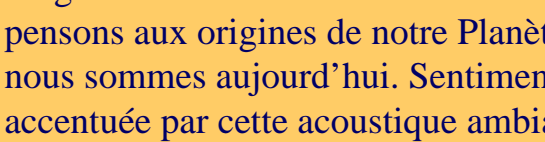
CUEVA DE LOS VERDES



C’est une balade organisée au sein d’un vestige de rivière de lave générée il y a plus de trois milles ans, par l’imposant volcan de la Corona. Le tunnel est recensé comme l’un des plus longs et des plus grands au monde. A certains endroits, la Cueva de Los Verdes, aux courbes tourmentées et aux couleurs inquiétantes, se divise en plusieurs niveaux. Toutes ces particularités font que ce site est régulièrement étudié par les vulcanologues du monde entier.



Sensations inoubliables que d’arriver ce couloir souterrain. Curieux, presque voyeurs, nous pénétrons dans les arcanes de notre planète. Ce boyau et ses congénères sont à l’origine de cette Terre qui palpite au-dessus de nos têtes. Nous marchons, là où la lave torrentielle s’écoulait vers la mer, un peu comme le sang circule dans nos veines. Cette découverte est envoûtante. Tout au long de cette exploration, nous pensons aux origines de notre Planète : à ces combats chaotiques de matières qui engendrèrent ce que nous sommes aujourd’hui. Sentiments contradictoires de paix et d’appréhension... La sérénité est accentuée par cette acoustique ambiante parfaite. Ici, la roche absorbe tous les sons parasites, le silence est parfait. C’est une transe merveilleuse baignée de mystère et d’extase. Pourtant, un petit coin de la conscience ne cesse de persifler. L’imaginaire bouillonne et reconstitue chaque instant de cette ère volcanique, à la fois créatrice et destructrice.



JAMEOS DEL AGUA

Non loin de CUEVA DE LOS VERDES, nous partons à la découverte de ce deuxième pôle du tourisme volcanique. Jameos était une onomatopée aborigène qui reproduisait le bruit sourd de l’effondrement du plafond d’une grotte volcanique. Les grottes souterraines ont été aménagées en une oasis extraordinaire. Des jeux d’ombres et de lumières, des piscines resplendissantes, un aménagement habile de la végétation font de cet endroit un lieu paisible dont le charme reste évident, malgré une fréquentation touristique importante.

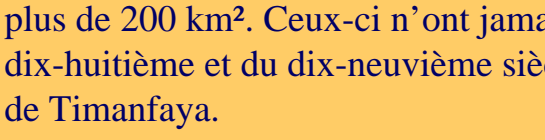
L’immanquable parc de TIMANFAYA

LAS MONTANAS DEL FUEGO

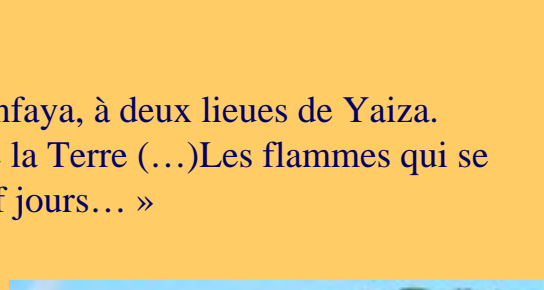
Ceci est sans doute le paysage le plus fascinant et le plus dépay sant que nous ayons vu jusqu’à présent. Paysage didactique également, car il retrace en grandeur nature, les origines de notre chère Planète.



Lanzarote a surgi du fond des Océans il y a plus de 19 millions d’années. Elle fait partie des chaînes de montagnes sous-marines qui parsèment l’Atlantique Nord. Lanzarote présente plus de 300 volcans, sur plus de 200 km². Ceux-ci n’ont jamais cessé d’être actifs. Les dernières éruptions volcaniques datent du dix-huitième et du dix-neuvième siècles. Cette dernière phase d’activité volcanique a engendré le parc de Timanfaya.



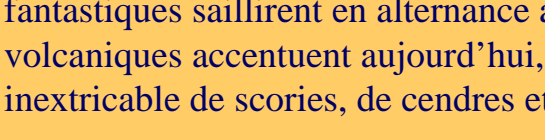
Le 1er septembre 1730 le curé de Yaiza raconte : « Entre 9 et 10 heures du soir, la terre s’ouvrit soudain près de Timanfaya, à deux lieues de Yaiza. Durant la première nuit, sa énorme montagne s’est levée du sein de la Terre (...) Les flammes qui se sont échappées nuisent sa cime ne cessèrent de brûler pendant dix-neuf jours... »



Jusqu’au 16 Avril 1736, et pendant plus de six ans, Lanzarote fut le théâtre de la plus longue et de la plus forte activité en terme de sables mêlés de cendres rouges, ouvert vers le large. Au creux de l’hémicycle, un plan d’eau vert bouteille tranche avec les autres couleurs.



En 1824, la nature remet ça pendant trois mois, de juillet à septembre.



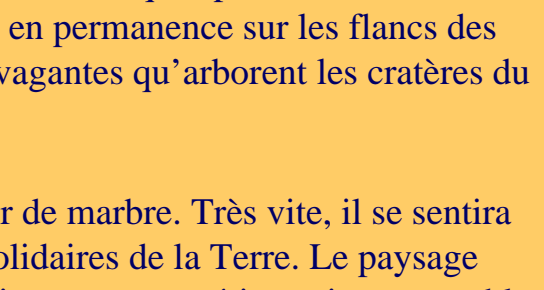
Des études récentes ont recensé plus d’une centaine d’espèces différentes de lichens. Ceux-ci se développent naturellement sur un sol d’apparence stérile. Ces espèces endémiques poussent au ras du sol, leur croissance est sans doute ralentie par les alizés qui soufflent en permanence sur les flancs des monts volcaniques. Ils sont en tout cas à l’origine des couleurs extravagantes qu’arborent les cratères du parc de Timanfaya.

Tout au long de la découverte de Timanfaya, le visiteur ne peut rester de marbre. Très vite, il se sentira délogé par une émotion intense. On se sent, ici, plus qu’ailleurs solidaires de la Terre. Le paysage dégage à la fois une atmosphère de solitude et de quiétude. C’est vraiment une expérience incomparable.

Autres curiosités de Lanzarote

LOS HERVIDEROS

C’est une promenade charmante aménagée en bordure de mer, là où une rivière de lave se jette dans l’Océan. C’est un endroit magique où se fondent les éléments. L’océan butine sans relâche la lave, creusant des cavités où l’écume s’engouffre bruyamment.



EL GOLFO

Un cratère à moitié englouti offre un amphithéâtre, de concrétions de sables mêlés de cendres rouges, ouvert vers le large. Au creux de l’hémicycle, un plan d’eau vert bouteille tranche avec les autres couleurs.

Conclusion

Lanzarote est une île à ne pas manquer, c’est sûr. Certains y déplorent un tourisme trop paternaliste. Il est vrai que le parc de Timanfaya qui offrirait une randonnée extraordinaire, ne se visite qu’à dos de dromadaire pour une toute petite visite ou en car avec guide multilingue pour le reste. Mais, si le touriste n’est pas autorisé à se balader seul, cette méthode permet néanmoins de préserver cet environnement unique des délicatesses de certains visiteurs.



www.etoiledelune.net

Marina de Rubicon



Position : 28°51N 13°48W

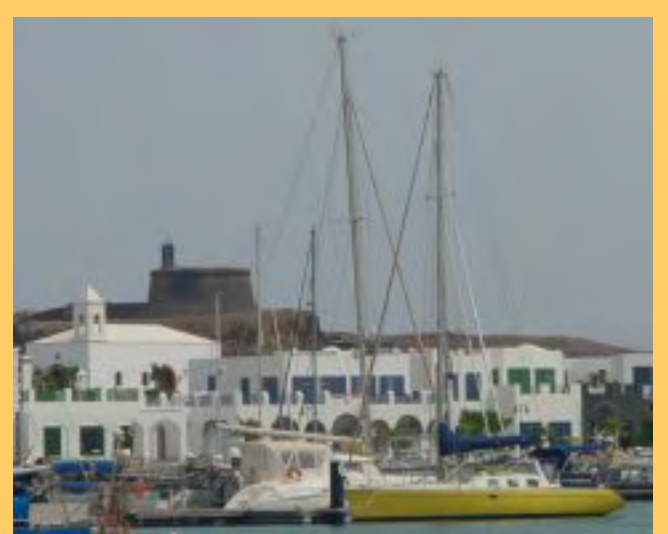
500 places de multiples dimensions : du pneumatique au bateau de 70 mètres de long

Prix moyen pour voilier de 43 pieds : 18 à 25 Euros la nuit (selon durée du séjour et jusqu'à 40% de remise pour plus de 6 mois)

Période de référence : Août, Septembre 2004



Nous découvrons la Marina de Rubicon au lendemain d'une mini tempête subie à Graciosa. Le port, tout neuf, nous tend les bras comme un havre de paix où nous pourrions réparer les affres d'une nuit mouvementée. Lorsque nous pénétrons dans la marina en cette fin de mois d'août 2004, elle est quasiment vide. De plus, nous bénéficions d'emblée d'une réduction sur un prix déjà abordable, soit 22% de remise sur 25 Euros par jour (à condition de rester un mois) pour un 43 pieds.



Les prix sont amenés à changer vu la qualité des prestations offertes : accueil souriant et multilingue (allemand, français, anglais, néerlandais, espagnol) par une équipe dynamique et disponible, aide à l'amarrage, fuel, chantier naval polyvalent, travellift, shiphandler (cher), laverie (3 euros la machine de 8 kilos), sanitaires presque luxueux et d'une propreté irréprochable, piscine, tennis, école de plongée et remplissage possible des bouteilles, Wifi (wireless) ou poste Internet à la capitainerie, surveillance des pontons jour et nuit, sécurité absolue, nombreux restaurants (plusieurs catégories de prix) super marché, proximité de la ville, location de voiture (point de départ intéressant pour la visite de l'île) ...



Si vous avez besoin d'accastillage, un bon plan : aller à Arrecife.

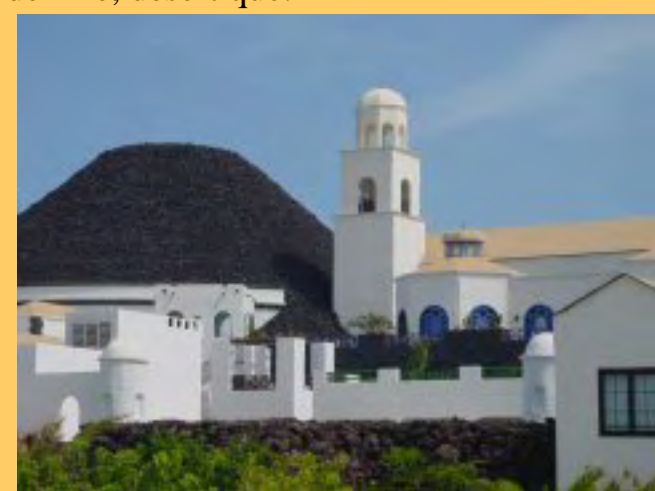
L'aéroport est à 30 minutes en voiture.



Dans ce site nous n'aurons pas souvent l'occasion de parler de marinas. Nous le faisons dans ce cas précis et à titre exceptionnel, car Rubicon, n'est pas encore recensé dans les guides nautiques et sur les cartes. De plus, dans ces îles ventées où les mouillages paisibles sont quasi inexistantes, la marina offre un repos bien mérité après des étapes parfois difficiles depuis la France. De fait, nous avons séjourné dans une Marina 5 étoiles et pensons qu'il est peu probable de retrouver au cours de notre voyage de telles prestations à un prix correct.



Rubicon fait partie d'un projet immobilier ambitieux. Un village aux allures hispano-mauresques entoure le port. Le point d'orgue de cet ensemble est sans nul doute le Gran Melia Volcan Lanzarote, hôtel aménagé comme un village pittoresque. Ses maisons basses ornées de balcons de bois s'organisent autour de plusieurs piscines et de cascades qui alimentent une végétation luxuriante en comparaison avec le reste de l'île, désertique.



Le village hôtelier est dominé par un tertre volcanique (pyramide noire qui fait un très bon amer). Celui-ci abrite en son sein une réception monumentale, reconstitution de l'église de Téguise. Cet accueil liturgique est d'ailleurs troublant. Sous la voûte du tertre, des cascades d'eau et de végétations tropicales enchanteuses constituent un décor luxueux.



Toute la marina est à l'image de cet hôtel, ce qui procure une atmosphère particulière de bien-être.

Au pied de l'hôtel et au bout des pontons, on trouve un endroit agréable : LA CASA ROJA, gérée par Med. Homme affable, Med administre le petit monde de son restaurant comme un digne chef d'orchestre.



Plus loin, vous trouverez, Lani's un bar à tapas à l'accueil décontracté et démocratique.



Au cours de notre séjour, la Marina a organisé un tournoi de pêche au gros. Plus de 60 bateaux arborant des cannes impressionnantes ont réveillé l'ambiance du port le temps d'un week-end.

La Marina de Rubicon sera désormais le point de départ de la RAC, (Rubicon-Antigua Challenge) nouveau rallye créé afin de soulager l'ARC et Las Palmas qui souffrent de leur trop grande notoriété.

Petit bémol, le Café del Mar dénote dans ce cadre en organisant des soirées par trop bruyantes et « éternisantes ».



Banc d'Arguin - Mauritanie



Un carré de désert fait pays La Mauritanie

Avant de démarrer ce tour du monde, nous avons établi un plan de croisière, qui nous menait vers les trois principaux archipels (Madère, Canaries Cap-vert) placés sur la route des alizés. Mais ce projet ne revêtait pas à nos yeux la rigidité de l'obligation. Le bateau est en fait le véhicule de la liberté par excellence. De toutes les libertés, même de celle de changer d'avis.

C'est aux Canaries que nous décidâmes d'infléchir notre route vers l'Afrique. Après tout, le continent était si proche... Nous avions la sensation grisante de sortie des chemins battus et de nous octroyer une expérience de hors-piste. Nous avions également envie de renouer avec le mouillage forain, qui nous a tant manqué aux Canaries. Enfin, c'est LE pays des Imraguens, tribu de bord de mer qui pêche en collaboration avec les dauphins.

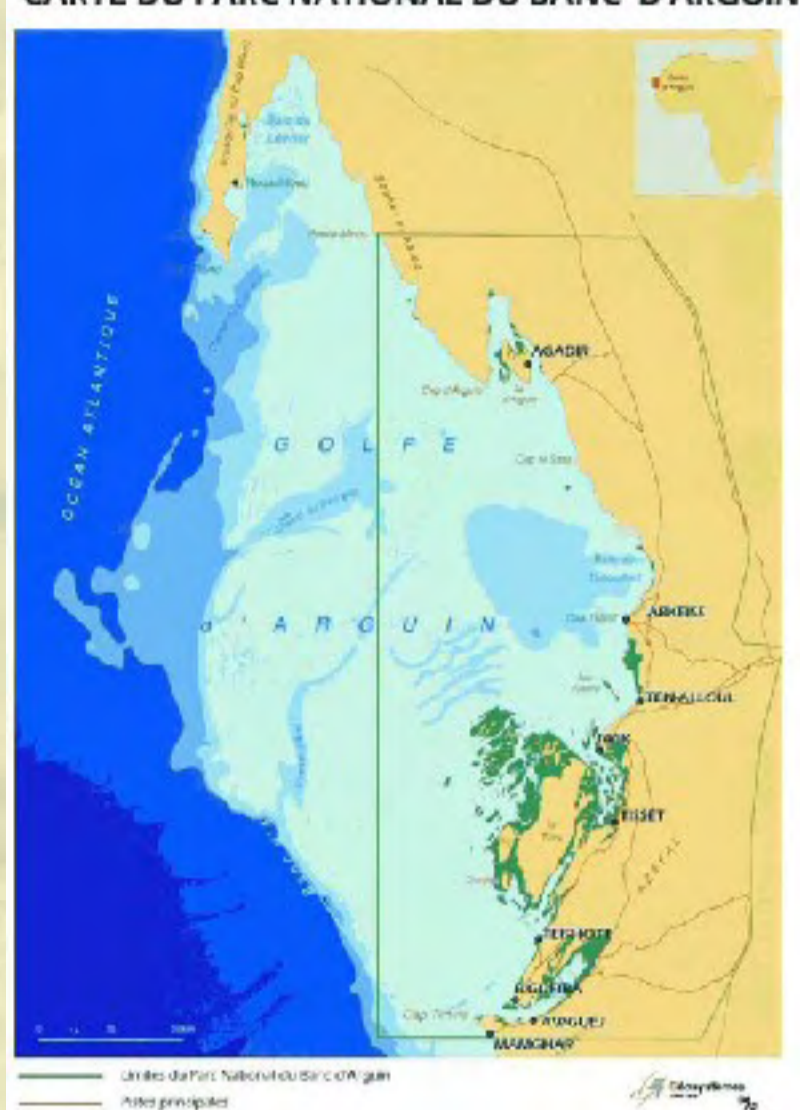
Ainsi, nous quittons Ténérife et mettons le cap au Sud Est, vers la partie la plus occidentale de l'Afrique : la Mauritanie et plus précisément, le Banc D'Arguin.

A moins d'une centaine de milles nautiques du Cap blanc, nous assistons à un ballet aquatique étrange. Des navires usines, quadrillent la zone en tout sens. Difficile de naviguer dans leur parage et ce pour deux raisons essentielles. La première est qu'ils traînent loin derrière eux des chaluts. Il est primordial de ne pas s'interposer entre le filet et le chalutier. On devine aisément à quel point l'Etoile de lune serait en mauvaise posture. La deuxième difficulté est qu'ils ne suivent pas un cap bien établi. Le chalutier qu'on a cru laissé sur tribord, peut à tout moment faire volte face et recréer une ligne de collision. On l'aura compris, 24 heures avant d'atteindre le Cap Blanc, la veille attentive est obligatoire.



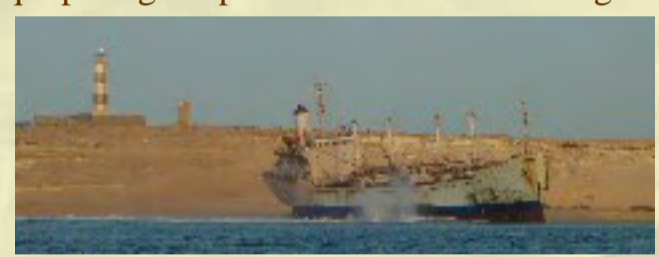
Nous atteignons les côtes d'Afrique par un véritable temps de jeune fille. Petite brise à peine suffisante à nous propulser et mer d'huile. Nous n'envisagions pas d'autres conditions. Car l'endroit est réputé dangereux par mer formée. En effet, le long des côtes de l'Afrique, en moins de trente milles nautiques les fonds passent de 1000 mètres à moins de 10 mètres. Ainsi, lorsque la mer est formée, elle butte contre cette remontée et crée une mer erratique.

CARTE DU PARC NATIONAL DU BANC D'ARGUIN



Cette configuration des fonds, est également à l'origine de l'abondance de la faune aquatique. En effet, les eaux profondes, froides et riches en éléments nutritifs remontent avec les fonds. Ces éléments attisés par la lumière et la chaleur des hauts fonds engendrent un écosystème favorable à la reproduction des espèces aquatiques.

Nous avons en ligne de mire le Cap Blanc. Il marque la limite sud d'une péninsule de sable qui débute à la frontière du Sahara Occidental et qui protège la partie nord du Banc d'Arguin. Il faut contourner celui-ci pour entrer dans la baie des Lévriers qui représente un V inversé.



Nous nous frayons un chemin entre les chaluts qui entrent et sortent sans cesse dans la lagune de Nouadibou. Nous zigzaguons entre les hauts-fonds. Toutes les balises ne sont pas en état de marche, ainsi il nous faut prendre des repères par points GPS. Mais aussi, par rapport au cargo échoué au pied du cap blanc et qui a emporté dans sa détresse la balise d'entrée de chenal.

Les cartes nautiques de la région sont uniques en leur genre : en plein cœur du Banc d'Arguin, une vaste zone porte la mention : « non répertoriée ». Elle n'indique donc aucun repère de profondeur, par contre, des dizaines d'épaves y sont représentées. En croisant dans ces eaux mal pavées, nous nous remémorons le naufrage tragique de la frégate française « La Méduse ». Ce navire emmenait depuis La Rochelle et à destination du Sénégal 400 passagers, dont le futur gouverneur de Dakar. Le 2 juillet 1816, par petit temps et marée haute, « La Méduse » s'échoua lamentablement sur un haut fond du Banc d'Arguin. Cette infortune fut le fruit de l'incompétence et de la fatuité du Commandant de Bord. La suite du naufrage est illustrée avec passion par Géricault. Son tableau « le radeau de la Méduse » représente la détresse de 150 infortunés, livrés en pâture à l'Océan. Seules 15 personnes survivront dans des conditions où l'horreur a trouvé son paroxysme.



Nous redoublons de prudence à l'entrée de la baie des Lévriers. L'émerveillement n'est pas au rendez-vous. Le décor est peu accueillant. En effet, Nouadibou, la seconde ville de Mauritanie occupe le sud de la péninsule. Son rivage n'est qu'un vaste cimetière de bateaux offerts aux éléments en attendant de se disloquer par la rouille. L'eau dans laquelle L'Etoile de Lune poursuit sa route est glauque et clairsemée de méduses.



Nous ne nous arrêtons pas à Nouadibou. Les copains qui nous ont précédés, gardent un souvenir cuisant de leur clearance. Sans remords, nous nous enfonçons vers le nord du lagon. Nous croisons quelques pêcheurs mauritaniens. Ils recueillent le fruit de leur subsistance en naviguant sur des barques qui semblent à la limite de couler tant ils écotent en permanence. Le contraste de moyens est saisissant. Dehors, la Mauritanie a cédé l'exploitation de ses eaux territoriales aux Russes et aux Chinois. Des bateaux usines ratissent la moindre parcelle des eaux réputées les plus poissonneuses du monde. Au rythme où la pêche est pratiquée (14 tonnes par jour et par chalut) on



est en droit de se demander pour combien de temps encore, la Mauritanie restera en tête de palmarès. Ce ballet incessant de chaluts a quelque chose de macabre, et me fait penser que la Mauritanie est peut-être en train de scier la branche sur laquelle elle est assise.

En spectateurs abasourdis, nous ne pouvons que constater un grand écart entre la réalité et les notes bien intentionnées émises par le gouvernement lors du classement du Banc d'Arguin au patrimoine mondial dans le cadre du Programme Homme et la Biosphère de l'UNESCO. Afin de préserver le joyau naturel de la Mauritanie, les réglementations avaient pour but de canaliser la pêche pratiquée par les Imraguens. Ils font partie d'une des ethnies constituant le peuple mauritanien. Ils sont environ 1500 répartis sur une petite dizaine de villages établis sur le littoral du sud du Banc d'Arguin. Ils pratiquent une pêche originale, à pied, à l'aide de filets ou à partir d'embarcations à voiles latines desquels ils posent des filets à grosses mailles. La réputation de ces pêcheurs s'est répandue par de-là les frontières, car ils se font en général aidé par des dauphins souffleurs. Ceux-ci rabattent dans leurs filets les mulets jaunes, cible principale de cette pêche artisanale. En regardant vers le large où les chaluts bouchent l'horizon, nous constatons que les réglementations qui visent à protéger le patrimoine de la Mauritanie se sont trompées de cible.



Et puis, comment ces énormes nasses qui labourent le fond de l'océan font-elles la différence entre du poisson à pêcher pour la consommation, et les espèces à protéger : tortues, mammifères marins, et espèce en voie d'extinction ?

Nous quittons ces eaux trop mal fréquentées pour rejoindre nos amis à l'extrême Nord du lagon. Nous vivons là une expérience insolite. En effet, la Mauritanie est l'un des endroits les moins fréquentés au monde. Ici, nous mesurons l'ampleur du mot solitude. Seule une âme d'ermite survivra dans ce paysage éthéré. Cela demande un peu d'organisation aussi, car seul un équipage parfaitement autonome peut y envisager un séjour prolongé.

Nous vivons entre mer et sable, aux portes du désert. En débarquant à terre, nous foulons une plage de plusieurs dizaines de kilomètres, où nous sommes les seuls à laisser nos empreintes. A la



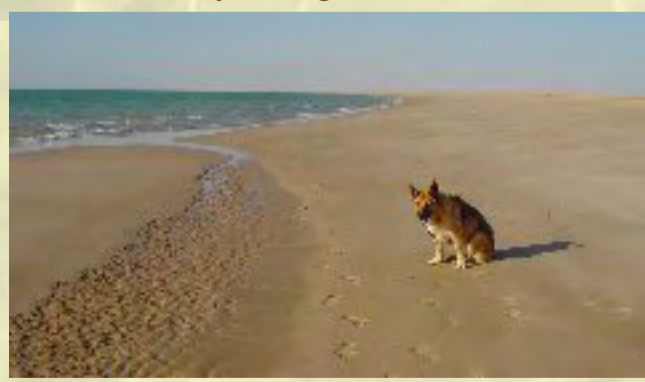
frontière que marque la marée haute, nous assistons au calvaire de ces pays : des millions de sauterelles sont venues mourir ici. Laisant un charnier peu ragoûtant. Plus loin, des dunes à pertes de vue, se laissent à peine prendre en photo, dans une atmosphère vaporeuse qui frise l'hallucination et le mirage.



Nous croyons être victime de notre imagination, lorsque nous entendons clairement un train corner. En fait, les dunes nous masquent le plus long train du monde. Avant de rendre la Mauritanie à son indépendance, la SNCF construisit en 1960, 650 kilomètres de voie ferrée. Ce train, à vocation industrielle, transporte les minerais de fer, la magnétite en provenance de ZOUERAT, vers Nouadibou, où les ressources minières seront chargées dans des cargos à destination de l'étranger. Le train est en moyenne composé de 200 à 300 wagons, sa longueur totale peut représenter 2 à 3 kilomètres. Malheureusement, il est fortement déconseillé de se balader au-delà des dunes qui nous dissimulent cette curiosité : Nous sommes à la frontière qui sépare la Mauritanie du Sahara Occidental (sous tutelle marocaine) et la zone est minée.



Nous cantonnons donc nos balades au rivage qui borde la lagune. Nous y observons le matin, les traces de pattes de chacals. Des colonies d'oiseaux y ont également élu domicile. Le Banc d'Arguin a très bonne presse dans le milieu ornithologique. C'est ici que nombreuses espèces migratrices font escales. Plus de 2.3 millions d'oiseaux ont été recensé dans la période migratoire qui va



d'octobre à mars. Parmi les habitués nous retrouverons le cormoran, les sternes, les goélands, le héron gris, les aigrettes, les spatules ... Lors de nos promenades sur le sable, nous ferons également notre marché parmi les coquillages rejetés par la lagune. Ceux-ci n'attendent plus que l'imagination et un peu de travail pour créer de jolis bijoux.

Le contraste entre le paysage terrestre qui est totalement désert et le bouillonnement de vie que représente la vie aquatique est saisissant. La lagune est peu profonde, on y trouve rarement plus de 10 mètres de profondeur, et la moyenne se situe plutôt sous la barre des 5 mètres. Les eaux y sont donc plus chaudes qu'en dehors du banc. Les espèces aquatiques s'en servent comme d'une pouponnière. Un ami, qui voulait pêcher le repas du soir, n'eut de cesse que de trouver des bébés requins au bout de sa ligne. Ici, tout le monde pêche, et avec n'importe quoi. Il nous est arrivé de remonter un calamar avec le plomb de la ligne de sonde !

Nous n'osons pas nous baigner dans ces eaux opaques, où pullulent requins et méduses. Pour autant, il est dans ces eaux très agréables. En effet, toute une tribu de dauphins souffleurs s'est sédentarisée dans ces eaux peu profondes. Ils ont eu la courtoisie de venir nous voir. C'est toujours une fête à bord, lorsque des dauphins viennent à l'étrave. Et puis, nous venions au Banc d'Arguin pour les voir !



Nous ne nous attardons pas dans ce paysage austère. Nous ne nous leurrions pas d'illusions. Cette partie du globe reste instable politiquement parlant. Et cette arrière pensée gâche un peu le goût des plaisirs. De toute manière, il est temps pour nous d'envisager la traversée de l'Atlantique. Nos souvenirs de repous de paysages monochromes et désertiques. Nous trépons à l'idée de retrouver ces paysages de couleurs. et de renouer avec l'abondance de végétation où nos yeux pourront assouvir leur soif de couleurs.